

SOMMAIRE

Préface	I
Introduction	1
L'appellation « Frères Berquin ».....	2
Changement de noms	4
Je n'ai pas connu ma mère	6
Mon père Léon Jules Berquin	10
Babu Kanuto Chenge.....	24
Kanuto : qui est-il ?	31
Mon frère inséparable Barnabé.....	40
Mon beau frère Michel	47
Kalukula Jean	53
Mama Kristina	56
Grand père Louis	60
Les beaux parents	65
Nos vacances de 1957.....	67
Expo - 58	73
Les expositions à Lubumbashi	79
Acquisition du domaine Chenge.....	86
Que de projets	92
Artiste à l'ère Mobutu	96
Artistes audacieux.....	99
Après la mort de Barnabé	107
Photos de famille	111
Dernier hommage à ma sœur	116
Annexe	119

*De
Frères Berquin*

*Aux
Frères Chenge*

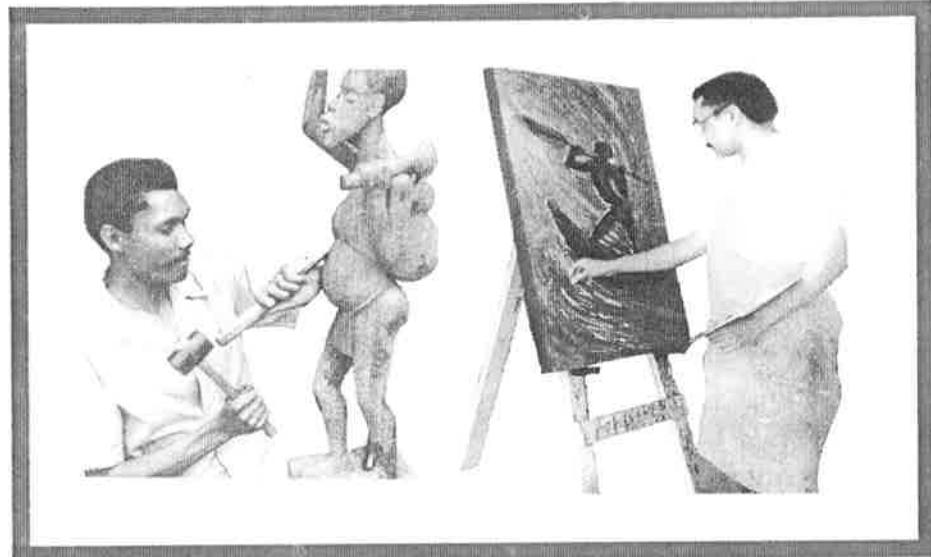
Mémoire d'une famille

Dépôt Légal

04.20.2010.106
2^e trimestre
2010

Chenge Kanuto Opomba

De
FRERES
BERQUIN



Aux
frères
Chenge

Edition 2010
Lubumbashi

PREFACE

Nous sommes devant une biographie, plutôt une auto-biographie de Kanuto Chenge. Celui-ci raconte sa vie, plutôt la vie de sa famille. On dira mieux la vie du Clan Chenge. Il est admirable de voir que certaines personnes, comme Kanuto, ont gardé dans leur mémoire des souvenirs même les plus banaux.

Les spécialistes dans le domaine de la récolte des éléments biographiques diraient, à la lecture de ce texte, qu'on est devant un récit de vie parfaitement rendu. L'approche « récit de vie » aujourd'hui adoptée par les historiens permet de retracer l'itinéraire de vie d'une personne. En principe, le concerné est guidé par un interlocuteur déjà aguerri, pour la plupart de fois un historien. Le récit de vie a l'avantage de faire découvrir, à travers le récit, l'histoire d'une société, une contrée dans plusieurs de ses aspects. C'est exactement ce que nous retrouvons en lisant la présente biographie : l'histoire du Congo est bien décelable avec toutes ses facettes depuis l'époque coloniale en passant par l'Indépendance, le Zaïre de Mobutu, avant d'atterrir à la période des Kabila. Mais aussi un petit rappel de l'histoire de l'Europe avec la famille Berquin, celle de son père Léon, une Europe des guerres.

La colonisation du Congo fut l'œuvre des volontaires, des aventuriers. C'est une déclaration de Léon Berquin qui stipula que le Roi aurait dit que « vous les gens sérieux, vous ne voulez pas y aller, alors, j'envoie des volontaires qui se présentent ». La complicité de la trilogie coloniale est belle et bien évoquée aussi dans la partie traitant la biographie de Léon Jules Berquin. La traite des esclaves qui se poursuivait encore à la fin du XIXème siècle

cle se trouve encore dans la mémoire de ceux qui en étaient victimes dont Babu Kanuto, au moment où la colonisation, avec l'évangélisation, s'est présentée en sauveur. Les coutumes africaines sont présentes dans ces récits : Antoine qui allait être inhumé vivant avec sa mère, la statuette remplaçant le jumeau décédé; le chef boucané avec son inhumation, avec ses esclaves associés. La mortalité et la morbidité de l'époque paraissent signalées : mortalité maternelle, mortinatalité et mortalité infantile très élevées.

Kanuto n'est pas passé outre la période de l'accession à l'indépendance du Congo et ses revers : la sécession Katangaise, l'intervention de l'ONU, la fuite des blancs, la perte des biens... Il faut admirer sa sincérité quand il évoque « l'Ere Mobutu » au cours de laquelle on n'a pas enregistré seulement que des abus. Les frères Chenge ont été l'objet d'une promotion au niveau du pays et à l'étranger.

La Biographie de Kanuto reste une histoire des métis au Congo. Le métissage dont il est question ici, n'est pas seulement racial, mais aussi ethnique. Le récit reprend textuellement ce que beaucoup d'auteurs ont écrit sur les enfants métis. Nombreux avaient été abandonnés mais récupérés par l'administration coloniale pour une formation leur réservées notamment dans les colonies scolaires. Ceux qui ont continué à bénéficier de l'affection de leur papa ont connu un encadrement approprié. C'est le cas de Kanuto et Barnabé qui n'ont pas manqué des fonds pour leur permettre d'entreprendre des études spécialisées, de se taper des vacances en Europe et de se lancer dans la vie pratique. Du point de vue culturel, les métis semblent être ballotés entre les deux races. Il leur faut faire le choix. Barnabé mort, on voulait lui attribuer la nationalité belge. N'est-ce pas cette incertitude culturelle

qui a fait que Kanuto et Barnabé et tant d'autres se soient mariés avec les femmes issues du métissage blanc et noire, métissage du premier degré.

Le clan Chenge est aussi issue d'un autre type de métissage. Il s'agit d'un mélange de plusieurs tribus au niveau du Congo. Louis Mushindo, Grand père de Louise, femme de Kanuto, fut de tribu Mongo de l'Equateur (Lisala) ayant épousé Anne Ilunga, une Luba de Kinkondja; Chenge Kanuto, Grand père maternel de Kanuto fut Tétela arabisé; d'autres furent descendants tantôt de Bemba tantôt de Kambelembelé tantôt d'un Mubembe ou encore d'un Munyamwezi (Munyamwezi : ressortissants tanzaniens, réputés pour leur force physique, et très utilisés à l'époque par les explorateurs dans le portage des biens.)

Un fait frappe dans ces récits : on ne fait pas mention de l'Union Minière du Katanga. Il faut dire que les deux jeunes Chenge ne s'intéressèrent point à l'emploi dans les entreprises et services. Ils étaient préparés à voler à leur propre compte. Ce qui était rare, car la mère nourricière du Katanga reste l'UMHK, sinon la BCK. A travers les lignes qui suivent, le lecteur aura le temps d'apprécier les nombreuses photos, mais surtout l'esprit d'initiative et d'aventure qui avait gagné très tôt les deux inséparables orphelins de mère depuis leur bas âge.

Que peut-on encore dire ? Beaucoup certainement. L'histoire du Clan Chenge continue. Les rejetons de Barnabé et Kanuto ont la lourde tâche de réaliser le projet Musée « Barnabé ».

César Nkuku Khonde
Professeur d'histoire
Université de Lubumbashi

INTRODUCTION

En écrivant ces lignes mon but est de retracer et raconter notre histoire, Barnabé et moi, à nos enfants, aux membres de la famille, aux petits enfants, aux amis et connaissances;

C'est aussi l'occasion pour nous de rendre hommage en premier lieu à nos parents, grands parents et tous les membres de la famille, sans oublier nos professeurs, nos amis et bienfaiteurs;

En deuxième lieu, à notre beau-frère Michel Makelele qui, en épousant notre sœur Suzanne, nous a ouvert le chemin de Lubumbashi. C'est en effet dans cette ville que nous avons eu la possibilité de nous épanouir et de contacter des personnes qui, par leurs conseils, ont été des catalyseurs de notre voie et de notre avenir;

enfin, à nos beaux parents de nous avoir donné de bonnes, belles et intelligentes épouses.

L'APPELATION « FRERES BERQUIN »

C'est au cours de l'année scolaire 1957-1958 que l'école Saint Luc (actuellement Académie des Beaux Arts), avait organisé une fête à l'occasion du départ en congé du frère Marc, qui en fut Directeur à l'époque.

Les différents groupes d'élèves avaient préparé des sketches, chants et danses folkloriques. Barnabé et moi avions aussi prévu un petit numéro de chants de chez nous.

Le frère Directeur annonçait au micro de son magnétophone chaque groupe qui passait sur la scène. Quand arriva notre tour, il l'annonça par cette expression :

« Les frères Berquin vont nous présenter... »

La formulation « Cher Frère » étant applicable aux religieux de la Congrégation de Frères des écoles Chrétien-nnes, cela amusa beaucoup nos collègues qui nous taquinèrent et nous surnommèrent « Chers Frères ».

En 1961, au mois de décembre, nous avions préparé une exposition de nos œuvres et nous y avons associé une collègue professeur de la céramique, Madame Cambier Joanne.

Il fallait trouver une façon de présenter les noms des exposants sur l'affiche publicitaire. C'est à ce moment que nous nous sommes rappelés de la présentation faite par le frère Marc et nous avons écrit sur l'affiche : « Les frères Berquin et Joanne Cambier exposent... ». Là aussi, certaines personnes croyaient que nous étions des ecclésiastiques.

Depuis lors nous avons gardé cette appellation pour les expositions et pour la carte de visite sur laquelle Barnabé avait fait une illustration (un logos) qui était à la base

d'une scène amusante dont voici l'anecdote :

« Au cours d'une soirée bien arrosée à la table ronde (dont Barnabé était membre), un groupe de dames dont Barnabé aimait bien la compagnie posa cette question : « Explique-nous un peu la signification de votre logos ? » Barnabé répondit « j'ai dessiné un gros Q et j'ai mis la tête dans le Q ».

Tout le monde retint son souffle, puis une dame d'une petite voix candide lui demanda : « Et ton frère a-t-il fait la même chose ? » un éclat de rires s'en suivit et Barnabé de se justifier : « Je me suis mal exprimé, je voudrais dire que j'ai dessiné une tête dans le Q ».



F R E R E S

B E R Q U I N

ATELIER D'ART BANTOUS

SCULPTURE — PEINTURE — PUBLICITÉ

MOBILIER D'ART — CADRES

Route Kafubu en face de Tabacongo
Tél. 5043-2102-B.P 4222 Lubumbashi

CHANGEMENT DE NOMS

Il est connu de mémoire des Congolais que c'est à partir de 1972 que le Président Mobutu décréta « le recours à l'authenticité. »

Désormais tout Zaïrois devait renoncer aux prénoms chrétiens pour prendre un post nom à consonance Zaïroise ou Africaine. En même temps, tous les enfants nés des couples mixtes devaient renoncer aux noms de leurs pères étrangers et prendre les noms de leurs mères Zaïroises.

Mais bien avant que cette décision ne tombe, nous avions déjà pensé, Barnabé et moi, à prendre un pseudonyme à consonance Zaïroise, suite à un incident mineur survenu au stade Mwanke (actuellement stade Mazembe), lors du passage du Président Mobutu à Lubumbashi en 1968.

L'association de football de Lubumbashi offrit à ce dernier une peinture de mon frère Barnabé signée sous le nom de « Berquin » qui fut notre nom à l'époque.

Mobutu tiqua en regardant le tableau et fit la remarque suivante : « Pourquoi m'offrez-vous le tableau d'un artiste étranger ? N'y a-t-il pas ici à Lubumbashi d'Artiste Zaïrois ? »

Le Président eut des explications au sujet de la nationalité de Barnabé et de sa position à ce sujet avant d'accepter le cadeau.

Cet incident nous était rapporté par Monsieur Charlier Claude, Directeur de l'Académie des beaux arts à l'époque, et il nous conseilla de trouver un pseudonyme à consonance zaïroise pour commencer à signer nos œuvres.

Quelques temps après, précisément en 1972, la loi sur la nationalité fut promulguée et nous n'avions pas hésité un seul instant à changer de noms.

Un jour après la promulgation de cette loi, une femme qui a bien connu mon grand père Kanuto à Sola et à Kongolo, s'est écrié en me voyant « ha ! Mobutu anafufua CHENGE KANUTO » (Mobutu vient de ressusciter Chenge Kanuto), son nom ne disparaîtra plus !

En effet, les deux fils du grand père Kanuto, oncles Pierre et Joseph n'ont eu que des filles. N'eut été la décision de Mobutu, ce nom allait disparaître à jamais.



2002 à Namur. Kanuto, Uguette, Louise, Claude Chalier, ancien directeur de l'académie des Beaux arts de Lubumbashi.

JE N'AI PAS CONNU MA MÈRE

Je n'ai pas connu ma mère, ni sa voix ni son visage, si ce n'est seulement sur photo. Elle nous a quitté prématurément à très bas âge, à la suite d'un accouchement difficile de jumelles : Marie Thérèse et Marie Salomé.

La seule image que je garde d'elle de mémoire, c'est celle d'un jour où Papa nous a amenés Barnabé et moi à l'hôpital en nous tenant par la main.

Et là, il y avait un grand attroupement sous un manguier. Les femmes étaient assises par terre autour d'un lit sur lequel était allongée ma mère couverte d'un tissu de couleur claire, tandis que les hommes se tenaient eux debout.

A notre approche, les femmes cessèrent de pleurer et nous laissèrent un passage jusqu'à côté du lit où nous nous sommes postés. Je ne sais combien de temps.

Puis une femme sortit de la couverture la main de ma mère, la tendit vers moi en me disant « mupatie mama yako kwa heri, hautamuonaka tena » (dis adieu à ta maman, tu ne la reverras plus). Elle fit la même chose avec Barnabé.

Papa nous reprit, nous nous étions retirés, et les pleurs reprirent aussitôt.

Je n'ai aucun souvenir de la suite des événements. Néanmoins, tante Cécile nous a gardés chez elle, et les autres frères étaient tous partis, Armand et Pio chez Suzanne à Lubumbashi, Nestor est allé rejoindre Marcel au petit séminaire à Lusaka (à Moba à ne pas confondre avec la capitale Zambienne), Séraphine est allée à l'internat de Moba, puis rejoignit Rachel au couvent de Sœurs.

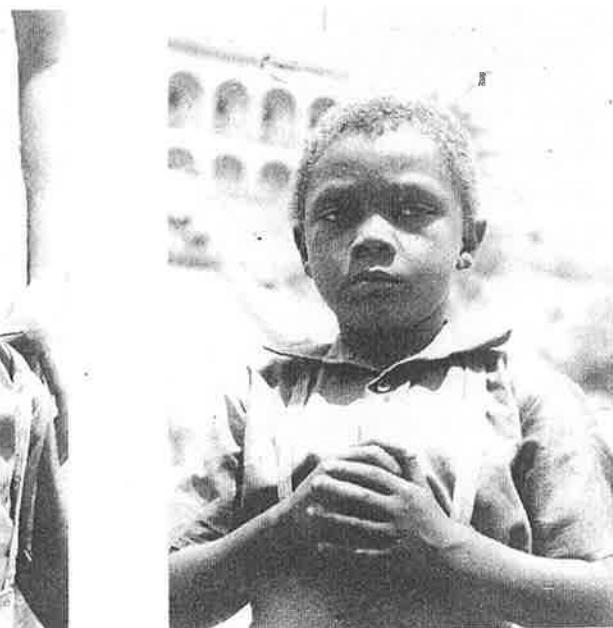
Papa est resté seul à la ferme jusqu'en 1942, l'année où il décida de se remarier.



Madeleine et ses enfants : Nestor et Kanuto, Madeleine et Barnabé, Armand et Pio (1939)



Barnabé (1942)



Kanuto (1942)

Tante Cécile quant à elle ne voulait vraiment pas nous séparer Barnabé et moi. Elle disait toujours à quiconque désirait récupérer l'un de nous deux : « laissez- moi mes deux orphelins, ne les séparez pas »

Depuis lors, nous n'avons jamais été séparés plus d'une année malgré nos caractères et tempéraments diamétralement opposés. On s'aimait bien et on s'entendait, de quoi dire que notre destin était lié depuis le jour où notre mère nous a quittés.

Jusqu'en 1944, par la force de choses, une première séparation eût lieu quand Suzanne est venu me chercher pour m'amener à Lubumbashi en remplacement de PIO qui lui, était rentré à Kalemie le temps d'une année scolaire. Tante Cécile me réclamera au motif que Barnabé était tout malheureux sans moi, et aussitôt je suis rentré à Kalemie.

La deuxième séparation eut lieu en 1951. je suis venu à Lubumbashi à l'école professionnelle, Barnabé me rejoignit une année après.

La troisième séparation remonte à 1953 quand je suis rentré à nouveau à Kalemie en transit pour Kinshasa en attendant la date de la prochaine rentrée scolaire. Pour rappel, les dates de la rentrée scolaire au Katanga et à Kinshasa ne correspondaient pas. (octobre au Katanga et mars à Kinshasa)

C'est seulement vers les années 1954, 1955 et 1956 que les dates avaient été harmonisées par le Gouverneur général Pétillon. Une fois encore Barnabé m'y rejoindra parce qu'il ne supportait pas toujours la séparation.

Interviendra alors la quatrième séparation en 1954, lors de mon départ à Kinshasa à l'école Saint Luc (Ecole des beaux arts). Barnabé m'y rejoindra à la rentrée scolaire 1955.

La cinquième séparation eût lieu en 1958, après les vacances passées ensemble en Belgique. J'étais rentré à Lubumbashi pour m'y installer et Barnabé lui était allé à Kalemie en 1959 à la fin de ses études.

Il a travaillé quelque deux mois à la Filtisaf comme dessinateur. Avant la fin de cette année 59, il est venu encore me rejoindre à Lubumbashi, plus précisément à la commune Kamalondo où nous habitions ensemble chez Suzanne.

Septembre 1965, je déménage pour habiter à la commune Kampemba où se trouvait aussi installé mon atelier. Mon nouveau quartier résidentiel étant périphérique à la ville, en brousse. Barnabé ne consentit pas d'y habiter, mais il venait à mon atelier presque tous les jours pour fabriquer des cadres pour ses tableaux artistiques.

Au bout d'un temps, il a pris goût, et en 1968 il quitta aussi Kamalondo pour venir habiter à coté de chez moi. (Explication en rapport avec l'acquisition de notre concession, cf. "Acquisition du Domaine CHENGE").

La sixième et dernière séparation est tout à la fois inverse et définitive. Le 11 septembre 2001, à la suite d'un infarctus intervenu pendant le sommeil, Barnabé trouva la mort. Mon tour viendra aussi d'aller le rejoindre.



*Adieu Barnabé
Cette fois ce sera
mon tour à venir
te rejoindre*

MON PÈRE LEON JULES BERQUIN

Dans cet ouvrage je me limiterai à donner un très bref aperçu du patronyme « Berquin » qui remonte au 11^{ème} siècle en France.

Pour plus de détails sur les origines de Léon Berquin, il y a lieu de se référer au livre « Généalogie - Berquin », publié par René Berquin en septembre 2007.

Jusqu'au 16^{ème} siècle, les Berquin avaient le titre de noblesse, ils étaient donc « Les Seigneurs de Berquin ». Ils ont perdu ce titre lorsqu'un de leur fut condamné par l'inquisition au bûcher pour s'être converti au protestantisme.

Il fut brûlé vif le 17 avril 1529 à la Place de Grève à Paris devant l'actuel hôtel de ville de Paris. Il s'agit de Louis de Berquin qui fut conseiller du Roi François 1^{er}.

En 1811, l'arrière grand-père de Léon, Pieter Jacobus Berquin déserta l'armée de Napoléon 1^{er} en protestation d'aller combattre contre les Tsars en Russie.

En quittant les rangs militaires, il se cacha dans un trou d'où il ne sortira qu'à la tombée de la nuit et trouva refuge dans une ferme environnante. C'est là qu'il resta pendant une période au bout de laquelle il finira par épouser une flamande.

Léon Jules Berquin est né le 07 octobre 1886 à Bulskamp ; fils de Berquin Charles et de Sophie Kerhkove, il était sixième d'une famille de sept enfants.

A l'âge de 14 ans, il est allé habiter à Nieuwpoort chez son frère aîné Romain pour y apprendre le métier d'horloger bijoutier pendant sept ans.

A la suite d'un désaccord matrimonial avec sa famille, il décida de s'expatrier et partit pour le Congo.

En effet, la famille lui avait proposé en mariage Louise DESCECK, la nièce de sa belle sœur Zoé, mais lui préférerait plutôt une certaine Palmer.

Voici à ce propos deux petites anecdotes qui confirment bien ce fait :

1) En juillet 1958, alors qu'on se trouvait en vacances en Belgique, Barnabé et moi avions rencontré Louise Desceck à Nieuwpoort chez l'oncle Romain. Elle nous raconta son passé en nous rappelant ceci : « Votre père et moi avions grandi ensemble dans cette maison, et il me faisait de petits beaux yeux. »

On peut se demander dans ce genre d'affaire qui des deux faisait réellement de beaux yeux à l'autre !

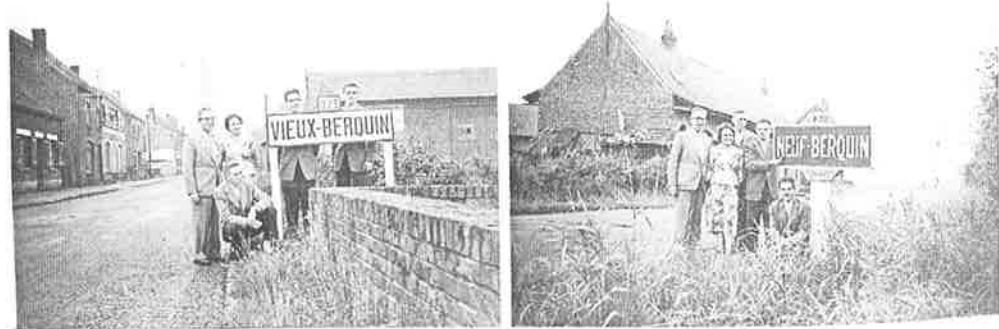
2) Un jour à Kalemie en 1969, Léon Berquin, mon feu papa m'avait confié ceci :

« Si un jour tu vas en Belgique renseigne-toi au sujet d'une femme nommée Palmer, si elle est en vie ou pas. C'est à cause d'elle que j'ai quitté mon pays pour venir ici, et c'est grâce à elle que vous êtes nés...mais n'en parle pas à ma famille de peur qu'ils ne se disent : ah ! il n'a toujours pas oublié cette histoire ! »

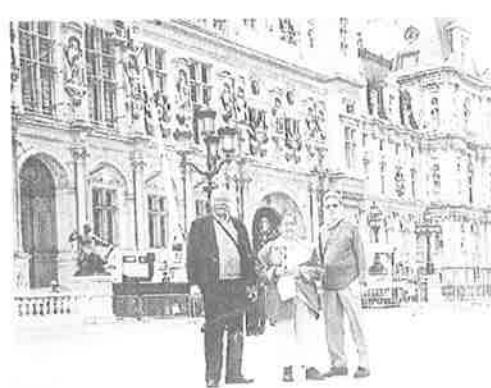
Révolté ainsi par l'attitude négative des siens vis-à-vis de Palmer, Léon Berquin finit par dire à sa famille : « Je pars au Congo, je vais aller épouser une nègresse, je ne reviendrai plus. »

A l'époque, l'un des moyens faciles pour partir en Afrique était de se faire missionnaire. C'est ainsi qu'il entra dans l'Ordre de Spiritains et prit le nom de frère Bavon.

A ce titre, il n'y avait plus de raison de continuer à entretenir des ambitions amoureuses sur la personne de Palmer. De commun accord, ils décidèrent (Léon et Palmer) d'expédier réciproquement les correspondances que chacun



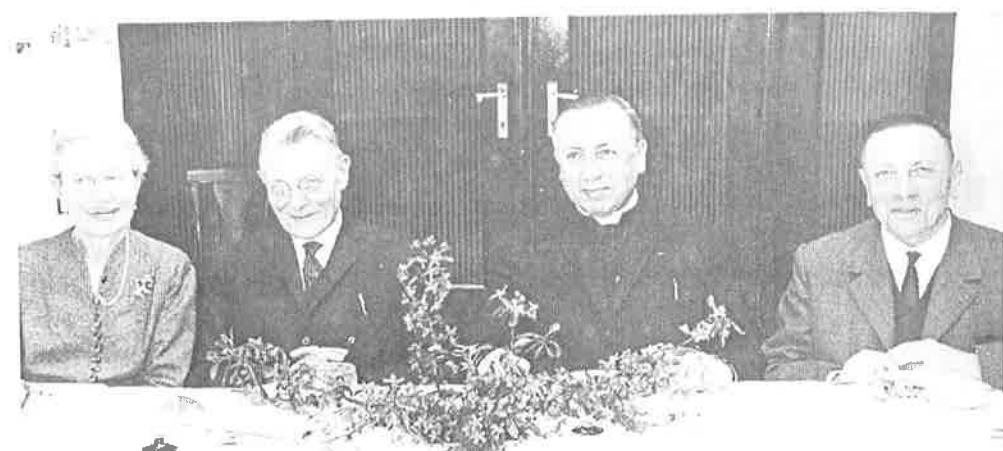
Existen au nord de la France 2 villages du nom de : Vieux Berquin et Neuf Berquin. Pierre, Madeleine, Jean, René et Charles. (1958)



*2002 devant l'hôtel de ville de Paris
Kanuto, Louise et René à l'endroit
où fut brûlé vif le 17/04/1529 leur
ancêtre Louis de Berquin.*



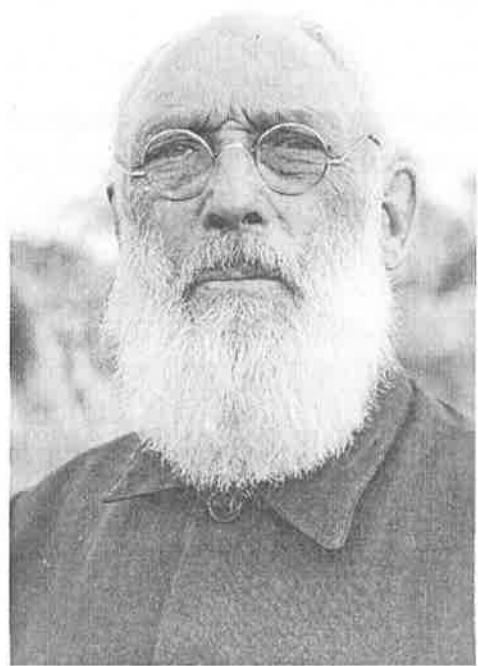
1935 Camile, Romain, Edoxie,
Charles 91 ans et Sophie 83 ans.*



Louise DESCECK, Romain, Chamoine Charles et Paul.



Le jeune Léon Berquin (1907).



Bwana Leo à Kalemie (1960).



*Le 10 mai 1910 sur le SS Albertville en route pour le Congo ;
le frère Bavon 2e à gauche.*

gardait de l'autre pour mettre définitivement fin à leur relation.

Le 14 février 1908, il entra au noviciat.

Après deux ans de formation, il prononça son premier vœu de 3 ans.

Le 10 mai 1910, il embarque avec 4 autres missionnaires pour Matadi au Congo.

Pendant 8 ans, il travailla à Kongolo et dans les missions environnantes comme constructeur et enseignant. A la messe de dimanche, il accompagnait sur l'harmonium les chants grégoriens.

Puis, il refusa de prononcer le vœux perpétuel, quitta le couvent et se construisit une cabane pour y habiter et ce, à mi-chemin entre la mission et la cité indigène. Il faut noter que c'est grâce aux fonds lui prêtés par CHENGE KANTO son futur beau père qu'il a pu réaliser cette œuvre.

Cet acte n'a pas du tout plu à ses supérieurs qui l'ont qualifié de scandaleux et, ordre lui était imposé de rentrer en Europe, quitte à lui de revenir après. Peine perdue ! Pour le punir, on lui confisqua tout son outillage d'horlogerie afin de le priver de toutes ressources.

A ce propos, interdiction était faite aux villageois de ne pas lui venir en aide, mais ses anciens élèves et amis le ravitaillaient en cachette.

Cela me rappelle une petite histoire nostalgique qui avait eu lieu en 1947 à Kalemie :

Un dimanche après-midi de cette année, Léon était en visite chez sa belle sœur Cécile. Arrivera ensuite un de ses anciens élèves du nom de NYEMBO. Très ému de le rencontrer, il serra très chaleureusement la main de son ancien maître de Kongolo en s'exclamant :

« *Ah Baba Bavon, unakumbuka tena pale tulikuwa naku-letea kabukali na matembele mu mufuko ?* » Ce qui, traduit, signifie littéralement (Père Bavon, vous rappelez-vous quand on vous apportait le Bukari au matembele caché dans la poche !) Quelque peu embarrassé et gêné devant les enfants que nous étions, Léon répondit : « *NYEMBO acha mambo ya hovyo* » (Nyembo cesse de raconter des bêtises), Toutes ces mesures n'avaient pas suffi pour le contraindre à retourner en Europe .

Excédé par le refus obstiné de ce défroqué, le Père Supérieur de la mission fit un jour une descente à la maison du frère Bavon accompagné des ouvriers armés de pilons, marteaux et autres instruments de démolitions. Sur le lieu, il trouva le frère Bavon dans sa cabane qui refusa de sortir.

Après un moment d'hésitation, les ouvriers s'enfuirent en disant que les blancs viennent eux-mêmes tuer leur frère blanc.

Presqu'au même moment, une fille du village de la mission, nommée Sophie, accusa le Frère Bavon d'être l'auteur de sa grossesse.

L'accusé nia catégoriquement le fait, mais les autorités ecclésiastiques le condamnèrent à une pénitence publique qui consistait à assister à la messe de dimanche à genoux, dehors sur le parvis de l'église et cela jusqu'à la délivrance de Sophie. A l'étonnement de tous, Sophie donna naissance à un enfant noir pur !

Le Frère Bavon fut absout et innocenté. Un compromis fut trouvé ; le Frère Bavon envisagea alors de quitter le village, mais avant cela, précisément le 25 mars 1918 à Kongolo, il se maria à Madeleine CHENGE, encore d'une façon rocambolesque.

Pour la petite histoire : Madeleine était fiancée à un cer-



*Tante Cécile et sa sœur
Madeleine portant Barnabé
(1939)*



Rachel, Léon, Armand, Séraphine, Madeleine et Pio, Suzane et Nestor 1932.



Bwana Léo (Léon Bérquin) dans ce qui faisait sa fierté : son orangerie (1949)



Après abandon, guerres et occupations !!! (2007)

Ce qui reste de la maison (2007) à cette vue j'avais de larmes aux yeux...



tain Gabriel, cuisinier de la mission, mais fut détournée par le frère Bavon avant même qu'il ne dépose la soutane.

Voici ce que nous avait raconté tante Cécile qui était témoin de l'évènement : « *Ce samedi là après midi, Gabriel (Cuisinier de la mission) qui avait déjà versé la prédot (Kifunga mulango) s'amena chez Kanuto Chenge accompagné de sa famille chargée de différents présents (chèvres calebasses de vin de palme, d'huile, pièce de pagne, du sel etc.) pour finaliser les fiançailles et confirmer le mariage en versant la dot.*

Assis sur sa chaise longue à l'ombre du manguier devant sa maison, KANUTO accueillit ses visiteurs, puis appela sa fille Madeleine qui se trouvait à l'intérieur de la maison, sans succès car la fille s'était déjà dérobée par la porte arrière de la maison pour aller se cacher. »

Rappelons en passant que la cérémonie du mariage coutumier voulait que ce soit la fille promise qui retire de ses propres mains les présents de la famille du mari, et les remette à son père, confirmant par cet acte même son consentement au mariage.

Malheureusement, ça n'était pas le cas pour la famille du pauvre Gabriel, et KANUTO a compris. Très embarrassé et gêné à la fois, il dira à ses visiteurs « *Anakatala* » (elle ne veut plus).

Pourtant il en savait quelque chose.

Ce scandale est tout de suite parvenu aux oreilles du Père Supérieur qui a réagi sévèrement : Kanuto et sa fille furent excommuniés.

Après le mariage, Léon et sa femme quittèrent Kongolo et vinrent s'installer à Albertville (Kalemie) où il s'adonna à plusieurs activités : la pêche, la briqueterie, la ferme et l'horlogerie.

Vers 1929 avec deux associés européens, Messieurs Coporiau Nestor et Blome, ils montèrent une briqueterie mécanique qui tomba en faillite quelque temps après, vers 1930-1931, lors de la grande crise mondiale.

Léon se retrouva dans des difficultés énormes et endetté d'autant plus que ses associés avaient disparu dans la nature. Heureusement pour lui, sa sœur Eudoxie l'avait secouru financièrement, et il se tira ainsi d'affaire.

En 1935, Léon Berquin écrivit au Procureur du Roi à Elisabethville (Lubumbashi) pour dénoncer un scandale au sujet duquel les autorités coloniales et religieuses fermaient les yeux.

En effet, les tribunaux coutumiers condamnaient à mort des personnes âgées accusées de sorcellerie et les exécutaient.

Ce fut le cas survenu dans le village de la chefferie MONI où une vielle femme handicapée nommée Lufungu, bien connue de Léon Berquin pour avoir été fournisseur de son épouse en pots de terre cuite, avait été innocemment brûlée vive, et dont l'absence prolongée était constatée et dénoncée par Léon.

Ce qui révolta les autorités d'Albertville (Kalemie) qui le convoquèrent instamment pour une explication. Face à cette hypocrisie, Léon s'emporta et dans sa colère, il renversa les meubles du bureau du Père Supérieur et passa à tabac l'Administrateur belge du territoire.

Il fut immédiatement arrêté et transféré à Elisabethville (Lubumbashi), menottes aux poings, sous escorte de deux commissaires de police Blancs.

Ce voyage ne s'est pas déroulé sans incident. A la descente du train à la gare de Kabalo, il fallait traverser les rails pour aller au port fluvial. Alors qu'il était vêtu d'une

cape pour cacher les menottes, Léon s'accrocha expressément aux rails et tomba couché sur le ventre, laissant ainsi apparaître les menottes. Il fut vite relevé par ses gardiens en lui disant : « *ne fais pas de scandale Monsieur Berquin* ».

Sur le bateau, il fut installé dans une cabine au coté opposé du quai, profitant d'un moment de relâchement de ses gardiens, il sorti de la cabine en courant, du coté du quai en brandissant ses mains enchaînées et en criant :

« *Venez tous voir, je suis enchaîné !* ».

Il fut maîtrisé et enfermé dans la cale du bateau jusqu'à la levée de l'ancre.

Pour ne pas scandaliser les congolais, on l'interna dans un hôpital psychiatrique.

Acquitté, il rentra à Albertville le 24 août 1935, et sur ordre des autorités d'Elisabethville on lui donna une deuxième attestation de domicilié parce que la première lui avait été retirée lors de son arrestation.

Les domiciliés étaient des personnes non autochtones qui avaient choisi le Congo Belge comme leur patrie, et à ce titre ils ne pouvaient être expulsés.

Mais ses relations avec les autorités locales furent très mauvaises. Il prit la décision de rentrer en Belgique. Etait-il contraint, a t-il fait de son propre chef ? Ou était-il simplement un canular ? Dieu seul sait !

Encore une fois, son beau-père KANUTO lui prêtera de l'argent pour son billet. Il prit effectivement le train mais pour ne pas aller très loin. Il fit halte à Kongolo, trois semaines après, il rebroussa chemin et rentra à Albertville.

Rappelons que, une semaine à peine, après le départ de Léon, l'Administrateur Belge fit une descente à la ferme de Léon où Madeleine était restée avec les enfants, pour

recenser les enfants afin de les envoyer à l'école de Lubunda.

Lubunda est une mission de Pères Spiritains à plus ou moins 50 km de Kongolo. Là les autorités belges avaient construit un internat pour les enfants mulâtres (garçons et filles) qu'on récupérait dans les provinces de l'Est du Congo.

C'est vers les années 1920 que fut créée cette école qui a fonctionné jusqu'aux années 1957-1958. Elle avait pour but de récupérer les enfants abandonnés par leurs géniteurs blancs. Voici à ce sujet une anecdote de l'époque :

Lorsqu'on trouvait un enfant métis dans un village et qu'on posait la question de savoir qui était son père, l'Administrateur du Territoire répondait "*Iko Bwana mon Père*" (c'est Monsieur le Prêtre). Et le Bwana mon père disait à son tour « *IKO MUNGANGA BILULU* » (c'est l'agent sanitaire)

Il faut reconnaître tout de même qu'au Congo-belge l'hospitalité coutumière de l'époque soumettait à de fortes tentations tout visiteur du genre : on offrait à ces visiteurs une chambre complètement équipée (càd femme comprise). Refuser une telle offre relevait de l'exploit, surtout quand le visiteur était de haut rang, le chef du village cédait une de ses jeunes épouses.

Mais par pudeur, certains de ces visiteurs ne se laissaient pas faire et ne mordaient jamais à un tel appât.

Voilà qui explique la présence des enfants mulâtres dans certains villages du Congo - Belge.

Trois semaines après, Léon était de retour à Albertville déjouant ainsi le plan de ses détracteurs. L'acte de l'administrateur n'était pas du tout de nature à améliorer les relations avec Léon Berquin. Un climat de méfiance récipro-

que s'est installé et ce, jusqu'à la fin de la colonisation.

Par contre, il gardera de très bonnes relations avec les ecclésiastiques .

Durant toute sa vie, il se comportait comme un missionnaire. Par exemple chaque jour à 7 heures du matin avant le travail, ses travailleurs disaient la prière du matin. Tous les jours, il lisait son breviaire, matin, midi, et soir et faisait son chapelet.

De sa première union avec Madeleine CHENGE naquirent 11 enfants à savoir :

- Suzanne : le 15/05/1919 décédée 03/12/2009
- Rachel : le 28/05/1921 décédée 30/10/2008
- Zoé : le 14/04/1923 décédée 01/07/1923
- Marcel : le 20/06/1924 décédé 14/05/1978
- Séraphine : le 28/08/1926 décédée 27/04/1968
- Armand : le 06/11/1928 décédé 27/07/1994
- Nestor : le 29/06/1930
- Pio : le 18/11/1931
- Charles : le 20/11/1933 décédé 25/03/1936
- Kanuto : le 02/08/1935
- Barnabé : le 11/06/1937 décédé 11/09/2001

Après le décès de celle-ci en date du 17/05/1940, il se remaria à une veuve Christine MUSONGERA le 06/10/1942 qui ne lui donnera pas d'enfant.

A Albertville (Kalemie), il était connu sous le nom de « Bwana Leo » (Monsieur Léon).

En 1959, mon jeune frère Barnabé se trouvait en vacances à Kalemie. A cette occasion il a montré à Papa sa photo quand il était jeune.

Cette photo nous a été remise par tante Eudoxie en 1958 lors de notre séjour en Belgique.

Papa regarda très longuement cette photo sans mot dire, certainement qu'il remontait dans le temps, puis poussa un profond soupir et dit : « *Buyana ni mali !* » (la jeunesse est un trésor).

Ensuite il appela son épouse : « *Mama Christina viens voir !* ». Au vu de la photo Maman Christine posa la question de savoir qui c'était.

« *C'est moi, répondit Papa quand j'étais jeune ! Ha ! c'est toi Léon ? He ! tu vois, j'étais un beau gars !* » répondit-il.

Un jour à Lubumbashi en 1967, il racontait à ses petits enfants des histoires. Vous savez, disait-il, à l'époque où nous sommes venus au Congo, on a reproché au Roi Léopold II de n'envoyer que des bandits au Congo.

Le Roi leur répondit : « *Vous les gens sérieux, vous ne voulez pas y aller, alors j'envoie des volontaires qui se présentent* ».

Affaibli par la maladie, le poids de l'âge et la dureté du climat tropical, il mourut le 02/07/1970 à Kalemie et laissa derrière lui une nombreuse descendance.

BABU KANUTO CHENGE (1)

CHENGE est né vers 1870 dans le village Opombo dans l'actuel territoire de Wembo-nyama tribu de Wakusu banya Pombo.

Son vrai nom est KYENGE, ce qui se traduit par hache en français et shoka en swahili. Cette traduction Swahilisée était l'œuvre des arabes et des missionnaires d'alors.

La prononciation « Kye » n'existant pas en swahili, elle a été remplacée par « Che », ce qui explique le passage de Kyenge à Chenge.

Son père s'appelait Likoho limbolo Liakoshi, et sa mère Umana.

C'est au cours d'un voyage que Chenge et sa mère furent capturés par les Warugaruga (Bandits) en règlement de compte d'un conflit qui les avait opposés aux frères de Umana.

A cette occasion, sa mère fut tuée, grillée et mangée en sa présence, mais lui-même a eu la vie sauve grâce à sa bonne constitution physique et à ses belles dents blanches, qualités requises pour l'achat et la vente des esclaves.

Il fut vendu par la suite aux Esclavagistes Arabes et déporté à Zanzibar. Voici le récit de sa capture tel que raconté par lui-même : « *Ce jour là nous marchions ma mère et moi vers le village voisin quand, tout à coup, nous étions tombé dans une embuscade tendue par les Warugaruga qui nous firent prisonniers.*

Le lendemain matin, ma mère fut amenée à la rivière pour le bain. Sur le chemin de retour on lui fracassa la tête contre un rochet et elle trouva la mort sous le coup. Son

(1). BABU : Grand père

abdomen fut vidé et rempli de banane Plantin, puis elle fut fixée sur une broche et rôtie sur les braises.

Ses bourreaux ont tenté de me forcer à partager leur repas, j'ai catégoriquement refusé, préférant la mort plutôt que manger la chair de ma propre mère.

Quand on lui demandait quel age il avait, il répondait qu'il avait l'age de raison (environ 12 à 13 ans), et qu'il savait de ce fait tendre des pièges pour attraper des petits oiseaux.

Zanzibar était un grand marché d'esclaves noirs d'Afrique. Et les premiers missionnaires qui venaient d'Europe pour évangéliser et ainsi combattre l'esclavagisme, faute de disposer d'une armée pour délivrer ces captifs, ils avaient arrêté une stratégie qui consistait à racheter et à ramener libres ces esclaves dans leurs pays d'origine.

C'est grâce à ce processus salutaire que CHENGE fut racheté par des missionnaires blancs et fut ramené au Congo avec beaucoup d'autres esclaves.

Il fut baptisé à Kibanga en 1884 et prit le prénom de Kanuto.

Kibanga était la première mission catholique sur la côte ouest du lac Tanganika fondée par deux missionnaires français, les pères Isaac Moinet et Auguste Moncet.

Pour raison de mauvais climat de la côte, infectée du reste par les mouches tsé-tsé, la mission fut déplacée avec



La cathédrale de Kirungu construite en 1893

tout le village de Babwari vers le sud à Mpala, puis à Kirungu (Moba).

A Kirungu, KANUTO se maria à Kuzua la fille du chef de babwari PORE qui, contrairement à ses enfants, avait choisi avec beaucoup d'autres de ne jamais quitter Kibanga.

- De ce premier mariage naquirent 2 enfants

- 1) Léon
- 2) Cécile

Mort tous deux en bas âge.

- Après la mort de Kuzua, Kanuto épousa Sophie INAMUZILA, la nièce de Kuzua comme il était de coutume que la famille donne une autre femme en remplacement de la défunte (KUPIANIKA) (1).

De cette union naquirent 5 enfants :

- 1) Cécile (notre tante)
- 2) Thérèse (mort à bas age)
- 3) Edwine (mort à bas age)
- 4) Anne (mort à bas age)
- 5) Madeleine (notre mère, née le 25/03/1902)

Il est à noter aussi que Sophie Inamuzila était née d'un père Mubwari et d'une mère Munyamwezi. Elle mourut en 1905 à Kasongo, suite à l'épuisement après un long voyage à pied de Moba à Kasongo (plus ou moins 600km).

- Au troisième mariage, Kanuto épousa Elisabeth FAILLA, une Mukusu qui était malheureusement morte sans enfant .
- A la quatrième noce, Kanuto épousa Céline Borasisi qui lui donna également 5 enfants :

(1) Remplacement de l'épouse décédée par sa sœur



Sola 1937 : Pierre, Kanuto portant le bébé Antoine, Joseph, Marie. Assise : Borasisi, Anne.

- 1) Marie
- 2) Pierre
- 3) Paul (mort en bas âge)
- 4) Joseph
- 5) Anne

Après la mort de sa mère Sophie INAMUZILA, Madeleine restera orpheline à l'âge de 3 ans, et fut élevée par la suite à l'internat chez les sœurs blanches (Congrégation de Missionnaires des Sœurs Blanches en Afrique), où elle a appris à lire et à écrire.

En 1910, KANUTO arriva à Sola avec le père Missionnaire Van Acker (Bwana LIBALA) où il a passé une bonne partie de sa vie (1910-1938). Il était surveillant d'un internat de filles et s'occupait en même temps des orphelins qu'il gardait dans sa maison.

Voici d'ailleurs l'histoire de l'un des sept orphelins qu'il avait élevés :



Kindu 2009 : Antoine et Amina son épouse.

« Un Missionnaire Blanc, revenant d'une tournée pastorale, rencontre un cortège funèbre. On amenait au cimetière une femme morte pendant l'accouchement. Il se joigna au cortège jusqu'au cimetière.

Quelle ne fut sa grande stupéfaction du fait que le bébé allait être enterré vivant avec sa mère. Il s'y opposa et récupéra l'enfant qu'il confia aux sœurs missionnaires à l'hôpital.

Quelques jours plus tard, l'enfant fut confié à KANUTO qui l'a gardé chez lui, et le fut baptisé en lui donnant le prénom d'Antoine. C'était en 1935 à Sola.

En 1938 Kanuto quitte Sola et s'installe à Kalemie. A par-

tir de ce moment là , alors qu'on avait le même age, on vivait et grandissait ensemble avec Antoine. En plus, il ne savait pas du tout qu'il était enfant adoptif de Chenge Kanuto, d'autant plus qu'il portait encore le nom de CHENGE Antoine.

Après la mort de Kanuto, Antoine fut récupéré par sa famille biologique en 1948.

C'est alors seulement qu'il saura qu'il était fils adoptif de CHENGE KANUTO, il changera à cet effet de nom pour porter celui de Muchokwe. Cependant il est resté toujours attaché et reconnaissant à notre famille .»

Depuis lors, je ne l'ai rencontré qu'en 1972 à Kalemie, avant de recevoir en juillet 2008, l'agréable surprise de sa visite à domicile ici à Lubumbashi. Saisissant de cette occasion, je lui ai montré une vieille photo du grand père Kanuto portant un bébé.

Ce bébé n'était autre que lui-même Antoine. Très ému au vu de celle-ci, il s'est laissé aller quelque peu aux larmes, puis s'est ressaisi en avouant avec peine qu'il n'avait jamais vu cette photo, pour laquelle j'ai pris soin de lui remettre la copie.

Néanmoins, il a eu le courage de me faire cette déclaration « Baba Kanuto m'a donné la baraka (1) avant sa mort. Il m'avait dit : « Weye njo utanipanga jina ». ce qui, traduit, signifie : tu donneras mon nom à ton enfant .

Vraiment cette baraka s'est accomplie !

A ce jour Antoine est père de 12 enfants en vie et qu'il a eus avec la même femme (madame AMINA KIPOLO) dont un vient de terminer ses études en médecine ici à Lubumbashi.

(1) : Bénédiction

Il a dit également lors de la visite qu'il a été dernièrement dans le village d'origine du grand père, village Opombo.

Les habitants de ce village se souviennent encore très vaguement de l'histoire de ce jeune vendu.

Il a déploré le fait qu'il n'y a dans le village aucun membre de cette famille en vie.

Cependant il faudra signaler que la bonté et la charité qui caractérisaient Kanuto n'ont pu effacer en lui les gènes acariâtres « du sang mukusu », et pour preuve, voici comment il s'était comporté quand, un jour la chèvre de son voisin était entrée dans son potager pour brouter les légumes : il la pourchassa et quand il l'eut attrapée, avec ses propres dents, il lui mordit le museau, et finit par arracher la lèvre supérieure et le nez, en marmonnant : « Comme ça tu ne reviendras plus brouter mes légumes ! ». Puis il la relâcha en lui administrant un violent coup de pied. Décidément, il fallait être un mukusu pour faire chose pareille !

En définitive, je ne terminerai pas à raconter l'histoire de Babu Kanuto, sans faire allusion à son état de santé hors du commun :

De tout son vivant, il n'avait jamais reçu un seul coup d'injection, sinon à quelques jours de sa mort quand, agonisant, il se trouvait hospitalisé et ne pouvait réagir.

Au moindre mal de tête, il croquait deux gros comprimés de quinine 500mg puis ajoutait un nkata d'eau (gros gobelet d'eau) pour bien rincer la bouche.

, Au moindre mal de ventre, il faisait les lavages à l'eau savonneuse mélangée au pili-pili (piment).

Finalement Babu Chenge Kanuto mourut en 1945 à Kalemie, et en 1951, ce fut le tour de sa veuve Borasisi.

KANUTO : QUI EST-IL ?

Je suis né le samedi 2 août 1935 à Kalemie en l'absence de mon père qui se trouvait à Lubumbashi en prison. (cfr, biographie de Léon Berquin)

Le lendemain matin, le 03 août, mon grand père Kanuto Chenge me porta au fond baptismal et me donna son prénom Kanuto.

Alors qu'on habitait désormais chez tante Cécile, après la mort de notre maman, notre passe-temps favori consistait à faire le modelage et des dessins dans un gros cahier fait avec du papier de récupération de sacs de ciment. On y faisait toutes sortes de caricature retraçant la vie de famille. Bien sûr que cela était au détriment de nos études (Barnabé et moi). Un jour, suite au mauvais résultat obtenu à la fin de l'année scolaire, tante Cécile, furieuse confisqua ce cahier et le détruisit.

Après les études primaires, j'étais parti à Lubumbashi à l'école professionnelle Saint Boniface dirigée par le frère Bavon-Decarniere, pour apprendre la menuiserie . C'est à ce moment là que j'ai eu l'occasion de rencontrer les personnes qui ont influencé et orienté mon avenir.

Il s'agit d'abord de Monsieur Goddard François, Sculpteur belge (Né en Belgique d'un père Ouest-Africain et d'une mère Belge). Ce dernier vint au Congo pour décorer la chapelle de l'école technique de Mutoshi (RUWE) à Kolwezi.

De passage à Lubumbashi, il logeait au monastère Saint Boniface à la paroisse Saint Jean. L'avant-midi d'un dimanche, le frère Bavon accompagné de Monsieur Goddard sont venus à la maison, chez Michel mon beau-frère où j'habitais. Frère Bavon était un moine bénédictin, Directeur de mon école et grand ami de Michel.

Au cours de cette même année, une autre personne était de passage à Lubumbashi et logeait dans le même monastère. C'était le frère Marc Stanislas Wallenda qui, lui, était Directeur de l'école des beaux arts Saint Luc. Il revenait de Bulawayo en Rhodésie du sud (l'actuel Zimbabwe) où il était allé représenter le Congo à la foire de cette ville.

Ainsi le frère Bavon m'avait présenté chez son confrère, question de faire un test de dessin, et la voie de l'école des beaux arts était ouverte.

Au mois de mars 1954, je suis arrivé à Kinshasa, après 3 mois de cours préparatoires, principalement de dessin, on nous repartit en 3 sections :

J'ai choisi la section de sculpture. Au cours de ma formation, un fait quasiment banal avait déterminé mon orientation.

En effet, un jour le professeur LUFWA André avait proposé un travail pratique aux élèves de notre classe, qui consistait à illustrer un conte congolais. Le faire en modelage en bas-relief et le mouler. Je me rappelle avoir illustré le conte de « Le Caméléon et le crapaud ».

Les jours suivants pendant que je retouchais le moulage en plâtre, le frère Marc, Directeur de l'école, s'arrêta devant ma table, prit ce moulage et me dit : « c'est formidable ça Kanuto....imagine ce motif appliqué sur la porte d'une armoire... » cette remarque m'était allé droit au cœur, et je reçus le message cinq sur cinq.

Voilà qui explique et inspire ma tendance dans les compositions de contes et proverbes pour la réalisation de mes œuvres.

En juin 1958, j'ai obtenu mon diplôme de sculpteur. Le frère Directeur et mes professeurs avaient souhaité que je

sonne était
même mo-
nda qui, lui,
Luc. Il reve-
(Zimbabwe)
e cette ville.

mon confrère,
e de l'école

usa, après 3
e dessin, on

e ma forma-
mon orienta-

avait propo-
classe, qui
re en mode-
avoir illustré

s le moulage
s'arrêta de-
'est formida-
sur la porte
allé droit au

s les compo-
ation de mes

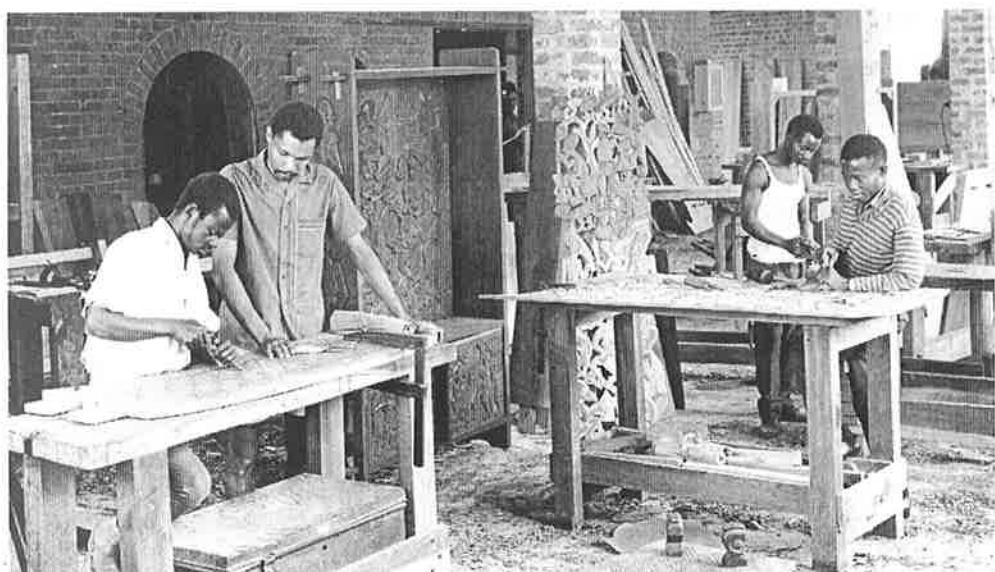
sculpteur. Le
uhaité que je



*Frère Marc, directeur de l'école
St Luc de Kinshasa.*



*Mon professeur Lufwa André
(Sculpteur).*



Une vue de mon atelier 1970.

continue pour faire la spécialisation aux cours supérieurs, devenir statuaire... et professeur de dessin, mais j'ai décidé de partir après 15 jours de réflexion.

En septembre 1958, j'étais rentré à Lubumbashi revenant des vacances passées ensemble avec Barnabé en Belgique.

La grande aventure de la vie va commencer. Il fallait trouver du travail, le problème de logement ne se posait pas tant j'habitais chez ma sœur Suzanne à la commune Kamalondo. Encore une fois, mon ancien Directeur et ami, frère Bavon m'a aidé. Il m'amène chez une de ses connaissances, Monsieur Delarue, propriétaire d'un atelier d'ébénisterie, puis il mit à ma disposition un local, un atelier de menuiserie désaffecté à la paroisse Saint Jean.

Chez Delarue, mon travail consistait à sculpter et à faire le finissage de moulures de meubles de style. Après les heures de travail chez mon patron, je travaillais dans mon atelier à la paroisse Saint Jean de 16h30' à 21 heures.

Après 6 mois de travail chez Delarue, j'ai pris le risque de voler de mes propres ailles, qui ne risque rien n'a rien dit-on. Me voilà parti dans l'aventure. Je faisais un peu de tout, des chaises sculptées, des bas-reliefs, des statuettes etc. Mais je n'arrivais pas à vendre facilement.

Un jour du mois de mars 1959, j'ai eu la visite du frère Bavon accompagné de Madame Pouilly, détentrice d'une galerie d'arts au centre-ville. Très intéressée par mes œuvres, elle avait pris tout ce que j'avais dans mon atelier pour aller les exposer dans sa galerie.

Sûr papier, nous avions signé une convention, 20% sur chaque pièce vendue, lui revenaient. Elle reviendra 48 heures après m'apporter un chèque de 7000fr, et me passa commande de chaises bengamisa (chaises sculptées). Nous avions collaboré ainsi jusqu'au 30 juin 1960 (suite cfr. Les expositions). Septembre 1960, j'étais sollicité par

l'académie des Beaux-Arts de Lubumbashi, pour remplacer le professeur Belge parti suite au désordre intervenu dans le pays après l'indépendance.

L'enseignement n'était pas ma vocation. 4 ans après je m'étais de nouveau installé à mon compte dans mon nouvel atelier à Kamalondo.

Ma première préoccupation en arrivant à Lubumbashi, c'était le travail, puis avoir un chez moi(une maison).

Mon père m'avait donné un peu d'argent pour cela. Sur l'avenue KATANGA où j'habitais chez ma sœur, il y avait une maison considérée par tous les voisins comme hantée. L'ancien propriétaire qui n'habitait plus cette maison, y avait assassiné son épouse depuis 1948. (crime passionnel)

J'étais allé voir le propriétaire qui accepta de me la vendre à 40.000 fr. j'ai commencé par raser complètement cette maison pour en construire après une grande à laquelle j'ai joint mon atelier. J'ai trouvé une histoire semblable (maison hantée) ici où j'habite actuellement : l'ancien propriétaire, Monsieur Levasseur avait trouvé la mort dans sa baignoire suite à un arrêt cardiaque.

A l'époque la salle de bain et la toilette étaient séparées de la maison. Les gens trouvés sur place m'avaient prévenu de ce qui s'était passé dans cette salle de bain où je me rappelle avoir trouvé toute sorte de gris-gris et des feuilles fétichistes qui, racontait-on, empêchaient le « muzimu wa muzungu » (l'esprit du défunt, Monsieur Levasseur) de sortir de la maison pour se promener dans sa concession.

Loin d'être superstitieux, j'avais nettoyé toute la salle de bain, et l'ai utilisée 20 ans durant sans jamais voir surgir un jour Monsieur Levasseur.



10 juin 1961 à la paroisse St Jean :

Le célébrant
R.P. Damase



Dans le fond à gauche Michel



La sortie de l'église



*Léon entouré de ses 2 bras
Louise et Marie*



*Leuticia, Marie, Suzane, Léon, Henri,
Josephine, Barnabé Louise
Accroupis : Kanuto, Pio, Pio Junior
et Sophie (1961)*



*Juillet 1996 : Kanuto, Martine, Jules, Gaby, Liliane, Joseph, Louise.
Devant : Nadine et Astride*

Ma troisième et difficile préoccupation consistait à trouver une compagne de vie, pourtant les candidates ne manquaient pas dans le quartier.

Mais le mariage était un engagement à vie, faire un mauvais choix serait synonyme d'en assumer les conséquences fâcheuses tout le reste de sa vie.

En authentique chrétien, je m'étais confié à Dieu pour m'éclairer à faire le bon choix tout en pensant au sage conseil de mon professeur de religion, Monsieur l'Abbé LOYA, pour qui je garde toujours une pensée pieuse. Il a comparé le choix d'une fiancée à l'habileté d'un chasseur qui, ne possédant qu'une seule flèche, ne doit pas rater le gibier, au risque de gâcher toute sa vie.

Un jour mon cousin Ignace me demanda si je ne pensais pas à me marier. Si, lui avais-je répondu, mais je n'ai encore rien trouvé...

Il me dira alors qu'il connaissait une fille qui étudiait à l'école de Sacre-Cœur et qui passait toujours à vélo sur la route principale située à plus ou moins 300m de ma maison. « Si tu veux, je peux te la montrer » me disait-il. Rendez-vous était pris, et le jour convenu, un jeudi, sur nos vélos, nous nous étions, postés quelque part pour attendre son passage. Ha ! la voilà m'avait-il dit. Nous l'avions laissée passer, et à distance, nous l'avions suivi pour voir où elle nichait, tant qu'elle était un oiseau rare.

Toute fois en la voyant, je me suis rappelé l'avoir déjà rencontrée quelque part, c'était à l'hôpital Sendwe, un dimanche après-midi où nous étions visité une amie. Alors qu'on était 4 garçons, Robert, Pierre, Edmond et moi, nous avions croisé 3 filles dans le couloir qui venaient de visiter la même personne.

Notre ami Robert, galant qu'il était, leur lança : « Jambo

yenu » (bonjour), puis s'adressa à moi : « tu vois celle qui est au milieu, elle vient de quelque part en brousse du côté de Kasenga » je m'étais retourné pour mieux voir, je n'ai vu malheureusement que sa silhouette de dos.

Après la course à vélo cet après-midi là à la poursuite de l'oiseau rare, nous nous étions séparés avec Ignace pour rentrer à la maison. Après le repas, je suis allé me coucher et commencer à réfléchir : « il y a quelques jours Robert m'a montré cette fille, aujourd'hui Ignace me montre la même personne. Est-ce la réponse du ciel à mes prières, ou une simple coïncidence ?! »

Une semaine après, à la manière de l'ange Raphaël qui avait accompagné Tobie chez Ragouël pour aller épouser Sara, ainsi mon cousin Ignacé m'a accompagné chez Louis Mushindo (voir la suite dans la partie « grand-père Louis Mushindo »).

Au bout de 25 mois de préparation, le dixième jour du mois de juin de l'année 1961, devant Dieu et devant les hommes, nous nous étions unis, Louise et moi, pour le meilleur et pour le pire.

Sept enfants naîtront de cette union, à savoir :

1. Martine Chantal : le 02/04/1962
2. Jules Marcel : le 01/06/1963
3. Marie Gabrielle : le 24/03/1965
4. Liliane Pascal : le 14/07/1967
5. Joseph Christian (Coco) : le 05/08/1969
6. Nyota Rehema Astrid : le 11/11/1972
7. Nadine Nzuli-Mwenge : le 22/03/1974

MON FRERE INSEPARABLE BARNABE

Barnabé Louis est né le 11 juin 1937 à Kalemie. Il fut le onzième enfant et le cadet de la famille. Sa biographie est pratiquement, à quelques différences près, comme la mienne, du fait que nous avons toujours été ensemble, pour avoir parcouru le même chemin et avoir habité la même concession jusqu'à la fin de sa vie.

Comme moi, Barnabé n'a pas connu non plus la tendresse maternelle, il était maladif, mais cela ne l'empêchait pas d'être brutal et bagarreur. C'est à Lubumbashi qu'il a rencontré le peintre paysagiste amateur, Corneille, vers les années 1952-53. Ce dernier l'a fortement influencé et lui a même offert une boîte de couleur (Aquarelle). Par ce geste Barnabé prit goût à peindre, et comme son Maître, il peignait surtout des paysages.

En 1953, il est venu me rejoindre à Kalemie où j'étais en attente pour partir à Kinshasa à l'école Saint Luc. Dans l'entre temps, Barnabé resta poursuivre ses études à l'école moyenne et continua à faire de petits tableaux en aquarelle. Le Directeur de l'école, frère Oscar lui acheta un tableau pour l'encourager, et il vendit d'autres à un instituteur Mwalimu Mukonta.

A la rentrée scolaire 1955-1956, il était venu me rejoindre à l'école Saint Luc à Kinshasa.

Au mois de juin de 1959; il obtint son diplôme avec « le plus grand fruit » tant il avait obtenu le plus haut pourcentage de l'école, mais avec la plus mauvaise cotation en discipline.

De Kinshasa, il repartira à Kalemie où il fut engagé à la FILTISAF comme Dessinateur et Décorateur. Pas pour longtemps, il démissionna et vint me rejoindre à Lubumbashi en septembre de la même année.

Il trouva du travail dans une firme publicitaire dénommée « SIGNAL » dont le patron, Monsieur Denis, était gendre de Madame Pouilly.

En juillet 1961, il retourna à Kalemie pour se marier à Maria Balatino Lukoka. De cette union naquirent 6 enfants :

1. Cécile : le 15/07/1962
2. Simone : le 20/06/1963
3. Hélène : le 07/12/1964
4. Pio : le 07/12/1964
5. Brigitte : le 09/10/1966
6. Noël : le 24/12/1970



Juillet 1961 à Kalemie : Réception au cercle "KWA VANON"

A cette occasion, comme Siméon qui avait dit, après avoir vu le Christ, : « Maintenant ô Maître tu peux congédier ton serviteur... », Bwana Leo (Papa) s'était exclamé : « je viens de terminer mon travail sur cette terre en mariant mon fils cadet... »

En décembre de la même année, il sera aussi sollicité par l'académie des beaux arts de Lubumbashi pour remplacer

le professeur de peinture qui trouva la mort lors des affrontements opposant les soldats de l'ONU aux Gendarmes Katangais en 1961, et nous étions encore une fois de plus ensemble !

En 1966, il quitta à son tour l'enseignement pour s'installer comme moi deux ans auparavant à son compte.

En 1968, il quitta aussi la commune Kamalondo pour venir habité dans ce qui va devenir désormais la concession «frères CHENGE».

Nous mettions en commun ce qu'il fallait. C'est ainsi que nous avions acheté en 1973 un minibus pour nos enfants, mais chacun avait sa marmite et personne ne regardait dans celle de l'autre.

Ce minibus fut utilisé en commun jusqu'en 1978 quant surgirent quelques signes d'agitation entre les enfants, particulièrement les filles.

Pour prévenir tout incident, nous avions vendu ce véhicule et chacun reprit la responsabilité et la corvée d'amener et ramener les enfants à l'école par ses propres moyens.

Presque tous les jours on avait tous les deux l'habitude de nous retrouver après le travail, pour bavarder pendant 45 minutes ou plus, puis chacun regagnait sa maison.

Mais très souvent Barnabé prenait sa voiture pour un petit tour en ville, le temps de prendre un petit verre avec les amis, et rentrer à la maison.

Vers les années 1999-2000, Barnabé commençait à avoir quelques problèmes de santé et avait même été hospitalisé à deux reprises.

Un jour au début de l'année 2000, il m'a dit qu'il avait quelque chose dans son œil gauche en forme de haricot qui lui voilait partiellement la vue. Je lui avait conseillé d'en parler à Gaby ma fille, quand elle vient le dimanche.



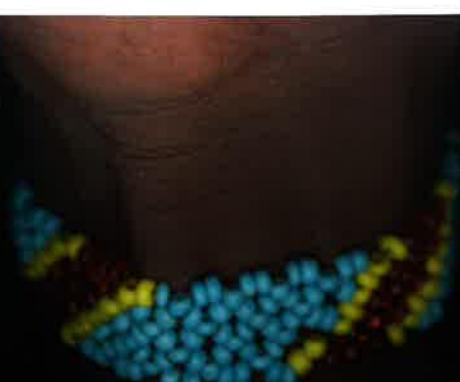
Dans l'église Christ Roi



Léon, Marie, Barnabé.



*Escale de Manono.
Du dos : Léon, Leuticia, Marie*





Le 15 septembre 2001 : arrivée du corps à l'église



Abbé Claude Kalaba pendant la messe.



Au cimetière.

Mes enfants ont l'habitude de venir le dimanche après-midi à la maison.

Comme convenu, le dimanche suivant, Barnabé expliqua à Gaby son problème de l'œil. Ne voulant pas l'effrayer, Gaby lui rassura que : « ce n'était pas grave et que c'était pour la même raison que je t'ai prescrit ces lunettes ».

Quand Barnabé rentra chez lui, ma fille me confia ceci : « le problème du cœur de ton frère commence à s'aggraver, c'est une partie du cerveau qui ne reçoit pas le sang, il risque de perdre l'œil dans les jours à venir... ».

Au début de l'année 2001, sa santé continua à se détériorer. Il arrivait des jours qu'il ne savait plus conduire. C'est moi qui le conduisais chez son médecin.

Il m'avait demandé de lui fabriquer une chaise longue pour se reposer dans son atelier.

La petite distance de 50m séparant la maison de son atelier l'épuisait tellement.

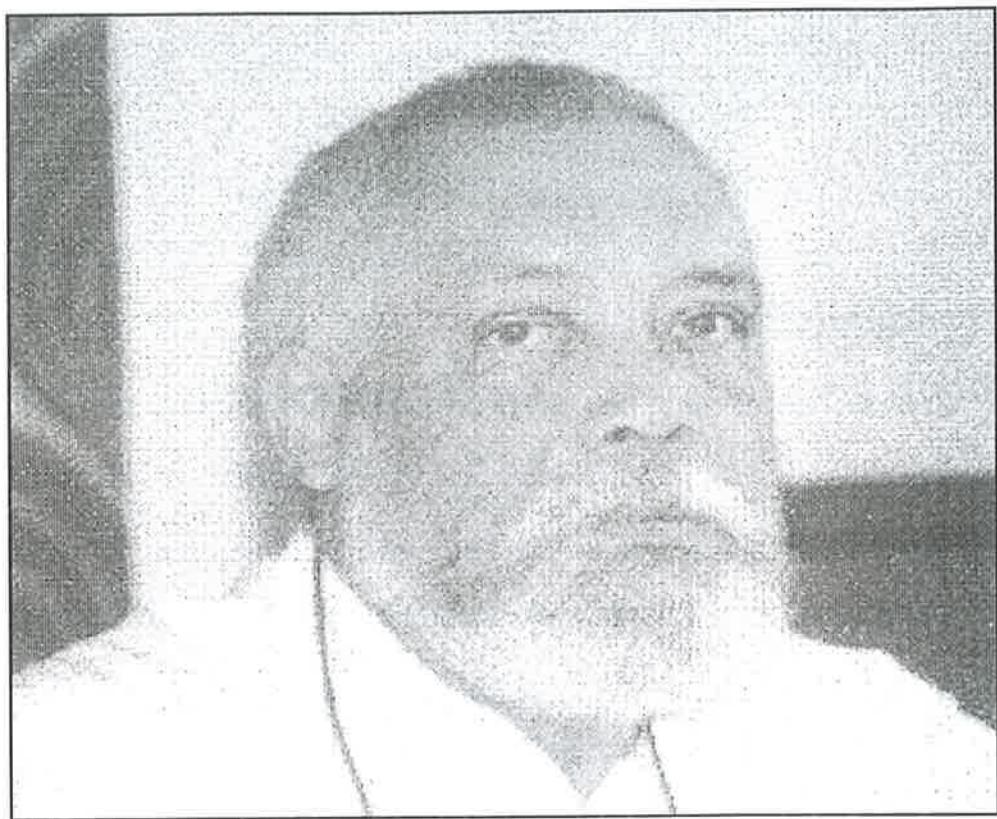
C'est le jour même que je terminais cette chaise, vers 8h30', que son domestique était venu me demander d'aller voir mon frère qui ne se réveillait pas !!

Barnabé avait pressenti sa fin. C'est ainsi qu'il avait invité Monsieur l'Abbé Claude KALABA, beau-frère à ma fille Gaby, à venir lui dire une messe dans son atelier, à eux deux... seulement, pas d'autres assistants. Il voulait se mettre en ordre avec son Créateur. Dix jours après cette messe spéciale, Barnabé nous quitta.

Apprenant la mort de « Oncle Barnabé », ainsi qu'aimait tendrement l'appeler Monsieur l'Abbé Claude, il avait donc décidé de venir l'accompagner à sa dernière demeure. Il a dû faire pour cela environ 200 km de moto-cross sur la pénible route de Mufunga-Sampwe à Lubumbashi. Il avait fait également la messe d'enterrement.

Le chiffre 11 ! chiffre de prédilection approprié à Barnabé : 11^{ème} enfant de la famille, né le 11 juin, décédé le 11 septembre, messe de funérailles commencée à 11 heures avec 11 concélébrants.

Qu'il repose en paix.



*Dieu l'a enlevé de peur que le mal ne corrompe son jugement, ou que son
âme se laisse égarer par le mensonge.*

Sg. 4 : 11



MON BEAU FRERE MICHEL MAKELELE

Michel Makelele, de son vrai nom Kipimbwe Michel est né en juillet 1914 à Mulilo au Sud-Est de la province du Katanga, au bord du Lac Tanganika. Le nom de « Makelele », qui signifie bruit, lui vient du surnom donné à son père à l'époque par les congolais à cause de sa grande turbulence et son habitude de crier sur tout le monde. Ainsi on le surnomma « Bwana Makelele » (le chahuteur), au détriment de son vrai nom belge, Lemercier GEORGES, lui reconnu dans sa fonction d'agent territorial.

Alors qu'il appartenait à une famille noble de Belgique, il fut envoyé au Congo en punition à cause de son comportement désobligéant. C'était en fait un mouton noir de la famille.

Plutôt qu'une punition, c'était pour lui l'occasion de bien s'amuser. Il ne craignait personne. Ceux qui l'avaient connu ont raconté : « *Quand Bwana Makelele allait voir son chef, l'administrateur du territoire, alors que lui n'était qu'un simple Agent territorial, le plus bas niveau dans l'Administration coloniale, il entrait au bureau de son chef sur son vélo et lui parlait assis en califourchon sur la scelle de sa bicyclette. Personne n'osait le sanctionner ou le punir... »*

Voici comment il a épousé la mère de Michel.

Alors qu'il était envoyé en mission au poste de Mulilo, situé au sud du Lac Tanganika à la frontière Zambienne, pendant que le bateau effectuait la manœuvre d'accostage, Bwana Makelele debout sur le pont observait les filles du village qui se baignaient sans maillot de bain. Son regard et son attention se portèrent sur l'une d'elles, la nommée Kipimbwe Joséphine Kipendano, la fille du chef Mulilo. Il appela son clerc et lui dit en pointant du doigt Joséphine : « *Il me faut celle-là.* »

Aussitôt descendu du bateau, le clerc se mit à l'œuvre. On lui apprit que c'était la fille du chef et qu'elle était déjà fiancée etc.. informé sur les intentions du nouveau venu, le chef Mulilo fit évacuer sa fille vers le village voisin à quelques heures de marche.

Le soir venu, Bwana Makelele demanda à son clerc le rapport de la mission. Il lui répondit que c'était la fille du chef, déjà fiancée (mariée), et même partie rejoindre son mari... « Quoi ? » s'exclama Bwana Makelele en ordonnant aux policiers de faire venir le chef dans l'immédiat et le fit chicoter huit fois. Puis il lui demanda, « *combien l'autre a t-il payé pour la dot ?* ».

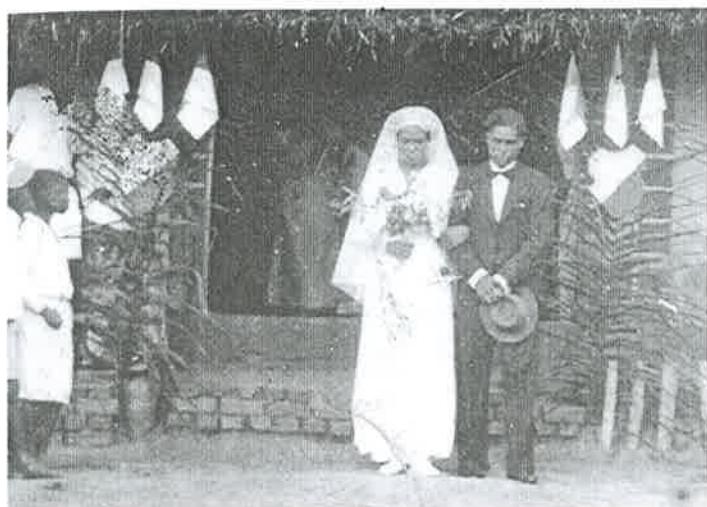
A peine que le chef répondait, il ouvrit ses mâles et confia « *voici la dot que tu vas rembourser , et voilà la mienne !! Tout de suite il me faut la femme !* » les hommes escortés par les policiers furent envoyés nuitamment pour ramener Joséphine manu militari.

En 1914, Monsieur Lemercier fut appelé sous le drapeau dans la force publique, et envoyé au front de Tanganika Territory. Joséphine qui était grosse resta dans son village et donna jour à un fils qu'elle prénomma Michel.

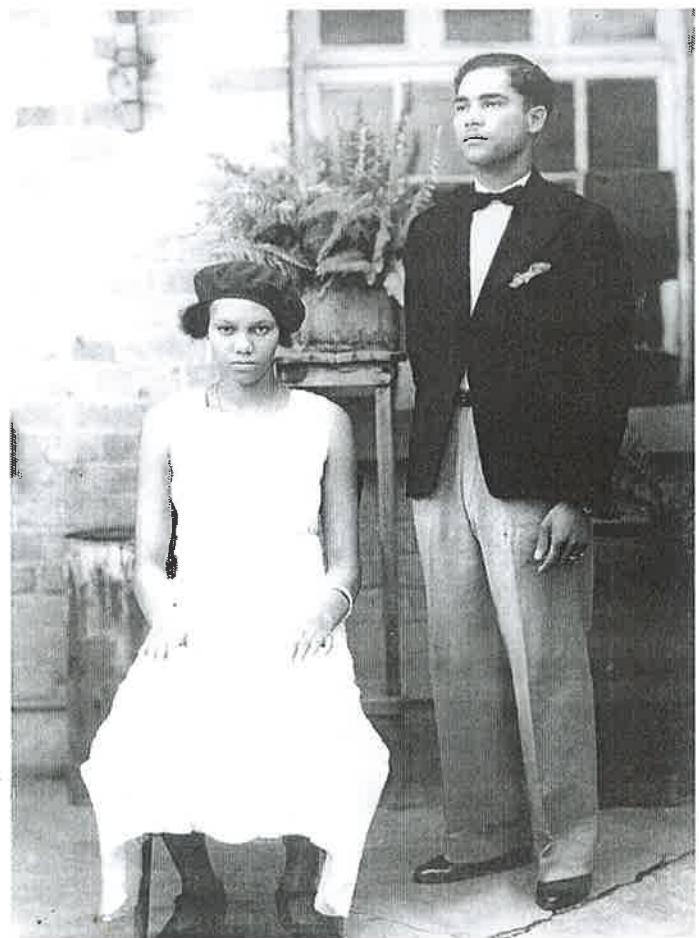
A la fin de la guerre, Bwana Makelele n'est plus retourné à Mulilo. Il fut envoyé dans d'autres territoires du Katanga et du Kivu où il a laissé une bonne dizaine d'enfants.

Vers les années 1920, Joséphine était en visite à Elisabethville (Lubumbashi) accompagnée de son fils Michel.

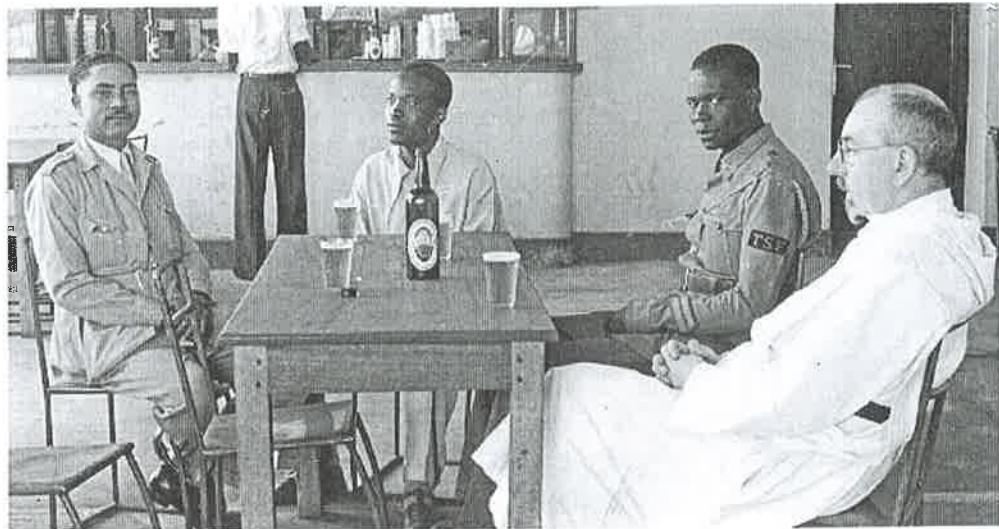
Elle rencontrera une femme qui avait une fillette métisse nommée Victorine. En voyant Michel, la maman de la fille demanda à Joséphine : « *Ce garçon n'est-il pas fils à Bwana Makelele ?* » « *Oui* » répondit Joséphine. S'adressant à Michel, elle dit « *voici ta sœur, c'est aussi un enfant de Bwana Makelele* »



*Le 19 janvier 1938
Michel et Suzane à la
sortie de la Chapelle
de Lubuye
(Kalemie II)*



*Suzane et Michel à
Lubumbashi*



Après le travail, Michel aimait bien partager un verre de Simba avec ses amis au foyer St Jean. A droite son ami le frère BAVON.



Août 1968 à une réunion de famille Armand, Marcel, Suzane, Michel, Kanuто. Pio, Barnabé, Nestor



La même année Michel fut envoyé à l'école à la mission de Lukafu dirigée par les Pères Bénédictins. Cette mission comprenait une école primaire et une école normale. Après ses études, il travailla dans l'enseignement comme instituteur, puis fut engagé dans l'administration au service de douane. A ce titre, il travailla successivement à Mokambo, Kipushi et Lubumbashi.

Le 19 janvier 1938 à Albertville (Kalemie) Michel épousa notre sœur Suzanne. De cette union naquirent 6 enfants : 3 garçons et 3 filles.

En 1955, suite à un conflit de ménage, le tribunal d'Elisabethville leur conseilla une séparation momentanée, le temps de réfléchir...

Dans l'entre temps Michel fut muté à Matadi dans le Bas - Congo contre son gré.

Après quelques mois, il demanda sa mise en retraite pour finalement rentrer à Lubumbashi, non dans sa maison, mais ailleurs, confirmant ainsi la séparation définitive.

Cependant Michel continua à garder de bonnes relations avec sa belle-famille, notre famille, et nous les considérons toujours comme un grand-frère, et il participait à tous les événements circonstanciels de la famille.

Un adage swahili dit : « *Bukweli njo bunaishaka , bushemeki apana* » (*le mariage peut être rompu, mais jamais les relations entre beaux-frères*).

Le 2 janvier 2001 à Kolwezi, il quitta ce monde en présence de sa femme Suzanne et sa fille Joséphine qui l'ont assisté dans ses derniers moments.

Je ne peux terminer son histoire sans penser à la légende au sujet de l'origine du nom de son village « *Mulilo* ».

Mulilo signifie en Kibemba « *feu* » dans ce village sans

nom, le feu était inconnu, on ignorait tout de la technique pour faire le feu.

Alors les habitants décidèrent d'envoyer un jeune homme à la recherche du feu chez les Baluba au Nord-Est. Après plusieurs jours de marche, le jeune homme rentrera, apportant avec lui une torche (petit morceau de bois enflammé d'un bout).

Il fut triomphalement accueilli, intronisé comme chef et baptisé du nom de « Mulilo » (feu).

Son village reçut le même nom et ses habitants furent appelés « Benya-Mulilo » (Détenteurs du feu).

Quant à savoir si cette histoire est vraie ou fausse, en tout cas Michel n'est plus là pour y répondre.

KALUKULA JEAN DIT « BABA YOANE »

Kalukula Jean « Baba Yoane » était le fils du chef Lulonga du village qui porte le même nom dans la province de l'Équateur.

Il est arrivé à Kalemie vers 1908 au service d'un agent territorial Belge. Jugé trop jeune, il fut récupéré par les missionnaires qui l'ont envoyé à l'école normal à Lusaka à quelques kilomètres de Moba. Lusaka était une mission fondée par les Pères Blancs.

A Sola, il épousa Cécile CHENGE la fille de Kanuto.

En 1914, il fut enrôlé dans la force publique et envoyé au front de l'Est, au Tanganika territory (aujourd'hui Tanzanie).

Après la guerre en 1918, le Caporal KALUKULA Jean fut démobilisé et s'est installé à Kongolo où il fut vendeur dans un magasin.

En 1920, Jean et Cécile sont allés habiter à Kalemie où il a travaillé avec son beau frère Léon pendant quelques temps, puis fut engagé à la TSF (1) comme planton chargé à distribuer les télégrammes.

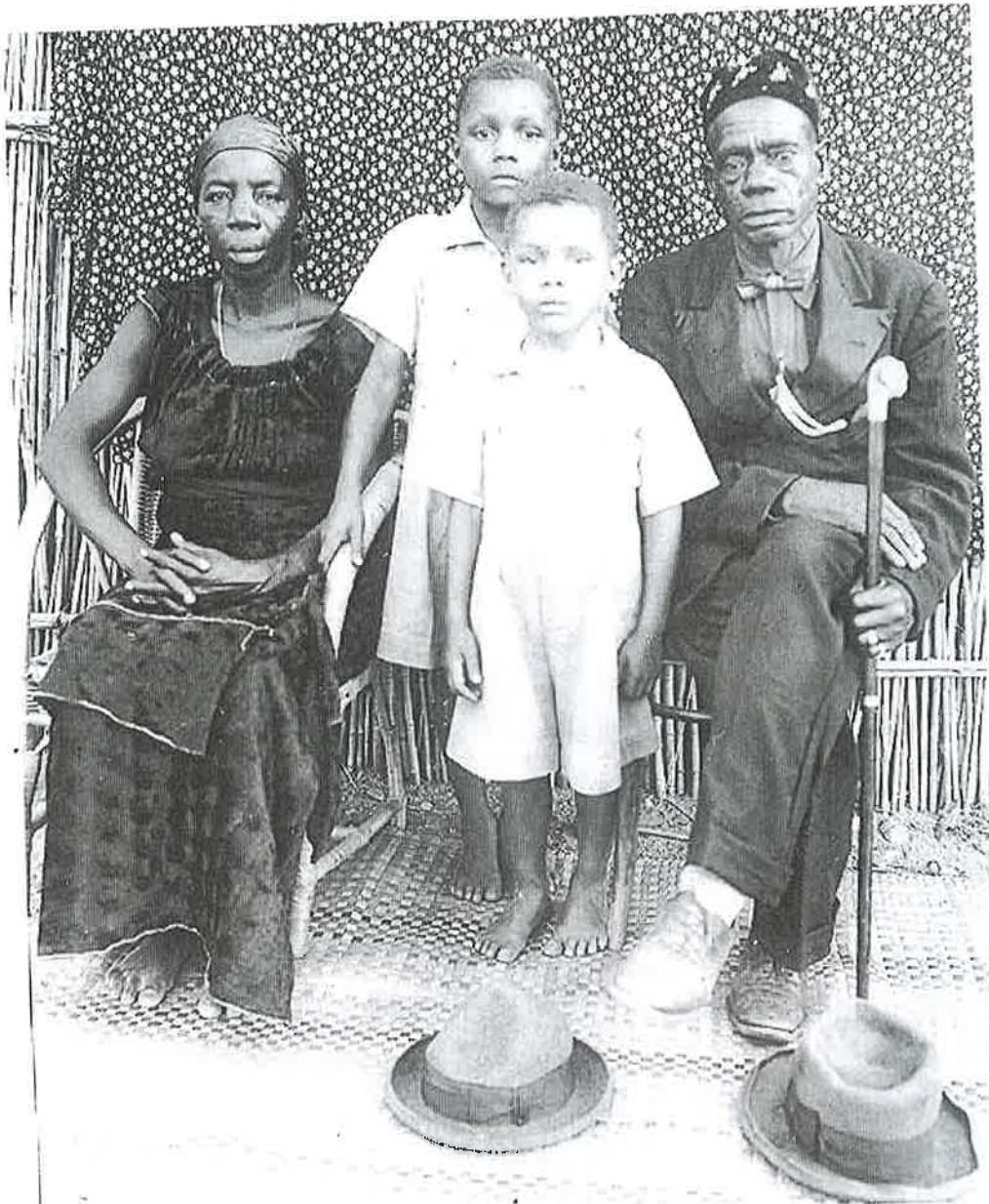
L'administration de la poste l'avait logé dans la concession de la TSF qui se situait un peu en dehors de la ville.

C'est dans cet endroit isolé et calme où Barnabé et moi avions passé toute la période scolaire de notre enfance jusqu'en 1948.

Mais, quant aux vacances, nous les passions à la ferme chez notre papa.

Bwana Yoane et tante Cécile avaient eu 5 enfants. Les 3 premiers avaient trouvé la mort à bas âge. Leur fille Joane

(1) : TSF : Télégramme sans fil



1942 : Tante Cécile, Kanuto, Barnabé, Oncle Jean (dit Jean Matakô).

est morte à 13 ans à la suite d'une crise de pneumonie, et enfin leur fils Théodore est mort dans un accident dû à la noyade survenue au cours d'une excursion sur le Lac Tanganyika.

Baba Yoane, comme nous avions l'habitude de l'appeler,

était un grand blagueur. Il s'était surnommé : « Matako » (les fesses) et, à Kalemie, très peu de gens connaissaient son vrai nom. On l'appelait ainsi partout « Jean Matako », et lui répondait « ya banabake » (des femmes).

Comme la plupart de gens de sa génération, il ne pensait pas non plus retourner un jour dans son village.

« Pourquoi faire... » disait-il !!

Il aimait bien nous raconter les histoires et les coutumes de sa tribu, les dures épreuves de la cérémonie d'initiation, ainsi que les funérailles de chefs avant la colonisation, funérailles non moins horribles :

A part le fait qu'on observait le deuil pendant 6 mois, le corps était vidé de ses entrailles puis boucané et conservé sur le « Kahala » (sorte de fourneau - séchoir, coiffé d'une étale faite en branches de bois sur laquelle on séche et conserve les aliments)

A l'enterrement, le corps séché du chef était posé sur les jambes des esclaves et de certaines de ses femmes dont les jambes étaient préalablement brisées.

En plus de la cérémonie d'initiation et des funérailles des chefs, il nous parlait aussi de l'éducation morale de sa tribu à l'époque : c'était purement la « loi du talion » : coup pour coup. Un homme ne pouvait recevoir une gifle sans répliquer..., Si non tout le village se moquerait de lui.

Baba Yoane mourut à Kalemie en 1950. son épouse Cécile quant à elle mourut une année après en 1951.

MAMA KRISTINA

Mama Kristina était née à Kirungu (Moba) vers 1901. son père s'appelait Setero Musongera et sa mère Juana.

Elle avait eu de son premier mariage 4 enfants, dont 3 filles et 1 garçon : Ana, Setero, Rose et Willibrord. Elle était veuve quand elle a épousé Léon, notre père et avait amené avec elle 3 de ses enfants, son aînée Ana ayant été déjà mariée et mère d'une petite fille.

Quant à sa fille Willibrord, elle avait mon âge à cette époque, et était plus connue sous le nom de Bawili, càd jumelle. Son frère jumeau était décédé à la naissance. En pareille circonstance, la pratique coutumière de l'époque, et même actuellement dans certaines familles, voulait qu'on puisse remettre au jumeau (à la jumelle) survivant(e) une statuette en représentation du jumeau (de la jumelle) défunt (e) avec qui partager symboliquement tout ce qu'on donnerait au jumeau (à la jumelle) en vie.

Ainsi donc, Mama Kristina avait amené dans ses bagages un petit panier avec couvercle, contenant une statuette d'environ 25 cm, grossièrement sculptée. On l'appelait Babilé (nom qu'on donne au 2^{ème} jumeau). Il y avait donc la jumelle en vie Bawili, et la statuette Babile, représentant le jumeau décédé.

Papa ignorait tout sur la raison d'être de cette statuette. Néanmoins, on lui avait dit que c'était la poupée de Bawili.

A chaque nouvelle lune, Mama Kristina sortait le petit panier au coucher du soleil pour un rite traditionnel qui consistait à faire les offrandes et quelques pas de danse tout au tour en chantant. Papa ne comprenait rien et ne s'y intéressait pas.

Il croyait que c'était un jeu d'enfance comme on en avait



1969 : Mama Kristina MUSONGERA.

l'habitude de le faire pendant la pleine lune.

Plus tard, Bwana Leo a fini par apprendre que cette statuette n'était pas un jouet, mais la représentation du ju-

ers 1901. son
e Juana.

nts, dont 3 fil-
rord. Elle était
et avait ame-
na ayant été

e à cette épo-
Bawili, càd ju-
naissance. En
e de l'époque,
milles, voulait
umelle) survi-
umeau (de la
liquement tout
en vie.

s ses bagages
une statuette
n l'appelait Ba-
y avait donc la
représentant le

cette statuette.
pée de Bawili.

tait le petit pa-
traditionnel qui
pas de danse
nait rien et ne

ne on en avait

meau décédé et qu'on lui rendait un culte. En bon missionnaire, il ne pouvait tolérer la présence d'un tel objet dans sa maison.

Il a brûlé ce panier et tout son contenu. Mama Kristina avait violemment contesté cette destruction mais en vain. Quelques semaines après, elle a fait faire une autre statuette qu'elle est allée déposer chez son père Setero Musongera qui habitait à plus ou moins 100 m dans la concession.

Setero Musongera, père de Mama Kristina, était de la tribu de Wabembe située au nord du lac Tanganyika dans le territoire de Fizi au sud kivu. Il avait l'habitude de se rendre régulièrement dans son village à Kimbi, situé à plus ou moins 160 km de Kalemie sur la route menant vers Bukavu.

Il y avait une compagnie minière qui exploitait l'or, mais fermée en 1948 pour raison de non rentabilité et de vols répétés. Les habitants de cette région continuaient à exploiter clandestinement l'or, ce qui n'avait pas manqué d'attirer les petits traquants de tout bord, et Setero n'était pas en reste.

Un matin, il est parti pour faire l'auto-stop sur la grande route. Malheureusement, ce jour là, il n'y avait pas de camion sur cette route. Setero a dû marcher à pieds jusqu'à Ali Lubamba (25km de Kalemie) où il était arrivé à la fin de la journée. Ne pouvant plus continuer, il a demandé l'hospitalité dans le village pour passer la nuit, et continuer sa route le lendemain, ce qui lui fut accordé.

A notre grande surprise, nous avons vu Kambo (grand père) Setero rentré le lendemain au crépuscule, marchant comme un caméléon le visage tuméfié et sans bagage. Il fallait attendre le lendemain matin pour lui poser la question.

Voici ce qu'il nous a raconté : « je n'ai pas eu la chance d'avoir un camion pour Kimbi. J'ai marché à pieds jusqu'à Ali Lubamba. Le chef m'a donné un logement. La nuit je suis sorti de ma case pour aller me soulager dans la brousse. A mon retour je me suis trompé de porte à cause de l'obscurité, je suis allé à la porte de la case de l'une des femmes du chef.

Cette dernière a crié au voleur, et les habitants du village sont sortis et m'ont battu. Je n'ai trouvé mon salut que dans la fuite en brousse. »

Cette histoire nous a amusé, nous n'y croyons pas, connaissant notre Kambo (grand père).

A partir de ce jour, chaque fois qu'on entendais parler de quelqu'un qui se fait prendre en flagrant délit, nous disions « Alisahabu mulango » (il s'est trompé de porte).

Après le décès de Bwana Leo en 1970, Mama Christina a survécu jusqu'au 14 mai 1992.

GRAND PERE LOUIS MUSHINDO

Louis Mushindo était interprète au parquet d'Elisabethville (Lubumbashi)

Né en 1889, il était de la Tribu Mongo, originaire du village Simba, territoire de Lisala, province de l'Equateur.

Il est venu au Katanga vers 1910 avec les membres de la suite d'un magistrat belge, Monsieur Sohier.

A l'époque, le voyage s'effectuait à pieds ou en pirogue. C'est à l'escale du village de Kinkondja que son patron demanda au grand chef Kinkondja de trouver pour son clerc une femme à prendre en mariage. Certainement que c'est dans ce village qu'on trouvait les plus belles filles.

Le lendemain, on présenta, alignées, une vingtaine de jeunes filles au jeune Louis. Il porta son choix sur Anne ILUNGA, la fille du chef Kinkondja.

Après les cérémonies d'usage, la dot était payée par son patron. Anne accompagnera son mari à Lubumbashi.

De cette union naquirent 4 enfants, 2 garçons et 2 filles dont Marie Thérèse la mère de Louise mon épouse.

Je me rappelle, un dimanche du mois de mai 1959, dans l'après-midi Louise m'avait donné rendez-vous pour me présenter à ses parents. La première personne qui m'accueillit, très chaleureusement à l'entrée de la parcelle, c'était Louis Mushindo, le grand père de Louise.

Et pourtant, il ne m'avait jamais vu avant. Depuis ce moment, on a sympathisé et désormais, il m'accueillait par ce mot « Karibu Mwenzetu » (bien venu mon cher ami).

Quelques semaines après ma première visite, il me dit un jour en m'accompagnant : « Mwenzetu sasa inapendeza ulate muchale, ata shindano tutapokea » (Il faudra nous



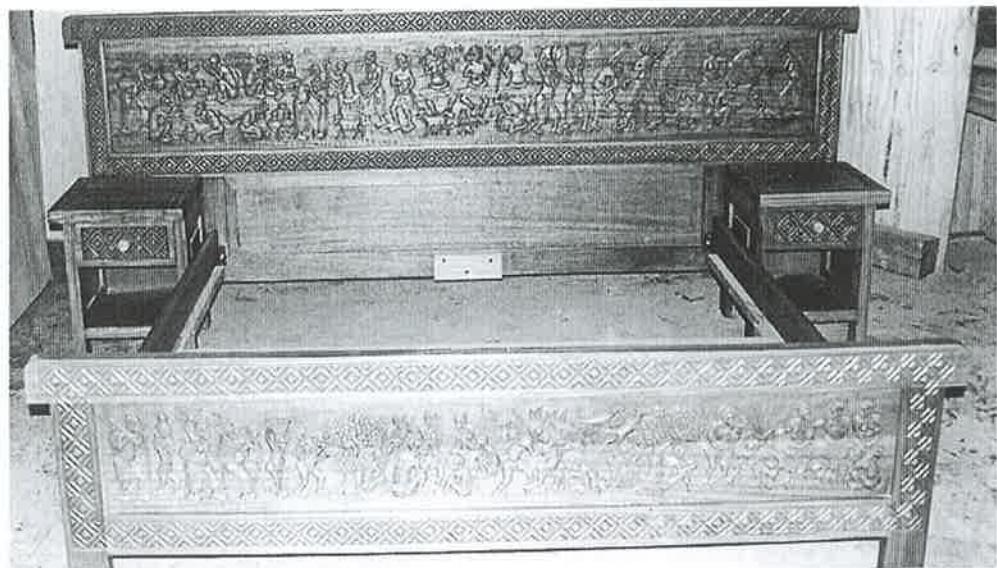
*Louis Mushindo, l'homme qui m'a lancé
l'énigme de la flèche enflammée*



*Tante Anne Chenge dont le ma-
ri m'a expliqué la signification
de cet énigme*



Rachel, Albertine, Josephine, Kanuto, Louise, Madeleine Suzane (1959)



Un lit sculpté



Détail dessin lit : scène de mariage coutumier

apporter une flèche, même une aiguille, nous accepterons).

N'ayant rien compris de ce langage énigmatique, je suis allé me renseigner chez oncle Maurice, le mari de ma tante maternelle Anne.

Voici la signification donnée par oncle Maurice : « Dans la tradition Mongo et d'autres tribus qui pratiquent la chasse collective, par sa flèche ou sa lance, le chasseur qui touche le premier le gibier, c'est lui qui en est propriétaire ».

On appelle cela chez les Mongo, la flèche enflammée, communément appelé ici chez nous « Kifunga Mulango » (geste ou acte fermant la porte à quiconque viendrait encore solliciter la main de la fille fiancée).

Je m'étais bien préparé en tirant ma flèche bien aiguisée, droit vers le but, càd vers Louise, ma future épouse.

En outre, cette énigme de la flèche enflammée m'avait donné de l'inspiration pour mon travail. Quelques jours plus tard, j'ai réalisé un bas relief sur bois représentant cette scène de remise de présents. J'ai intitulé ce tableau « Mariage coutumier », et je continue encore à exploiter ce thème (voir panneaux de lits)

A six mois de la date prévue pour notre mariage, Kambo Louis nous quitta le 14 décembre 1960 après une courte maladie.

PARASCO PERROS

Parasco Perros est né à Mytilène en Grèce en 1912. Il est arrivé au Congo-Belge avant la 2^{ème} guerre mondiale en 1938. il se maria à Lubumbashi à Marie Thérèse MUSHINDO 1939. Il était pêcheur et travaillait successivement à Kasenga, Kabimbi sur le Luapula, puis à Mfune et Mukuba au bord du Lac Moëro.

De cette union naquirent trois filles : Angéla, Louise et Albertine.

En 1955, il est rentré en Grèce à la demande de sa mère.

En 1962, il prit contact avec ses filles, et Louise lui envoya la photo de sa petite fille Martine.

Très touché, il exprima le désir de revenir au Congo pour voir ses enfants et petits enfants à Lubumbashi.

J'avais même entrepris les démarches pour lui obtenir le visa, le billet de voyage etc. Puis c'était le silence !! quelques mois après, on apprendra sa mort en 1963.

Les beaux parents*Parasco Perros**Marie Thérèse**Leuticia Lukoka**Orlando Balatino*

ORLANDO BALATINO

Orlando Balatino est né le 27/07/1908 à Brusneinco en Italie. Il est arrivé au Congo avant la 2^{ème} guerre mondiale et s'est établi à Kalemie dans une ferme, à quelques 15km du centre-ville.

En 1942, pendant la 2^{ème} guerre mondiale lorsque Mussolini se rallia à l'Allemagne Nazie de Hitler, les sujets italiens habitant Kalemie furent mis en résidence surveillée et envoyés en prison à Lubumbashi.

Mais lui n'avait pas été arrêté sous condition de se présenter tous les jours au bureau du territoire. Cela lui parut comme une corvée parce qu'il devait parcourir chaque jour 30 km en aller et retour.

Il jugea bon de quitter Kalemie pour aller s'installer d'abord à Bukama, puis à Kananga (Luluabourg), enfin à Lubumbashi vers la fin de la guerre. Sa fille Maria est restée à Kalemie avec sa mère.

A Lubumbashi, il se remaria à Maman Thérèse et habita la commune populaire de Kenya.

Il faut noter aussi que Seignor Balatino fut un grand tanquin. Un jour il entra dans une alimentation pour acheter du vin. Alors qu'il cherchait encore, la vendeuse, une jeune femme belge, s'approcha de lui en présentant une bouteille : « Voici notre nouvel arrivage du vin provenant de Belgique ». Tien, tien ! s'exclama seignor Balatino, du vin Belge !! « Oui Monsieur » répondit la vendeuse. Puis Balatino lâcha « C'est avec des pommes de terre qu'on a fait ça ? !! Après il sortit vite sans rien prendre.

Marie sa fille retrouva son père en 1961 quand elle était venue à Lubumbashi après son mariage avec Barnabé. Orlando Balatino est mort à Lubumbashi le 25/12/1987.

NOS VACANCES DE 1957

A la fin de l'année scolaire 1956-1957 au mois de juillet, nous étions 8 élèves originaires de l'Est à l'école Saint Luc de Kinshasa. 5 élèves du Katanga et 3 du Ruanda. On devait voyager ensemble et parcourir plus de 2500 Km, alternant bateau et train.

Nous avions embarqué un certain vendredi, après midi vers 16 heures au port de Kinshasa en partance pour Port -Francqui (Ilébo). D'autres élèves embarquèrent avec nous, la plupart, environ 30 filles dont l'âge variait entre 8 et 17 ans, étaient élèves de l'école de Banza Boma. Cette école se trouvait à plus ou moins 100km de Kinshasa sur la route de Matadi et était dirigée par les Sœurs de la Congrégation de Sacré-Cœur. C'était une école de grande renommée fréquentée par les filles des cadres et autres évolués nantis.

Parmi ces filles, il y'avait aussi 2 petites cousines, Marthe et Madeleine qui rentraient aussi à Albert ville (Kalemie).

De Kinshasa à port-Francqui (Illebo) le bateau faisait six jours à la montée et 3 jours à la descente. Ce long séjour n'était pas du tout ennuyeux. On jouait aux cartes, au jeu de dame, on chantait et moi j'accompagnais avec ma guitare. En plus, les paysages le long du fleuve Congo et de la rivière Kasai étaient splendides, on les contemplait et les admirait des heures durant.

Après deux jours de navigation, nous avions fait escale à Bandundu en début d'après-midi jusqu'au soir. Nous en avons profité pour visiter la ville et faire quelques pauses de photo. Nos amis Benoît et Gabriel s'étaient même joints aux jeunes de la place en une partie de foot. Les filles elles, étaient restées à bord.



A Bandundu : Kanuto, Gabriel, Pascal, Barnabé, Bénoît, Gatera, Janvier, Jean-Baptiste.



A Kisamba : Jean-Baptiste, Gabriel, Pascal, Kanuto, Gatera, Janvier.



Sur le bateau : Pascal, Benoît, Kanuto.

Dans le fond : les filles de Banza-Boma



Kanuto et Barnabé à Kinshasa.





A Kalemie : Barnabé, Kanuto, Sœur Rachel, Léon, Sœur Seraphine, Armand.



A Kalemie : Kanuto sur un papayer.

Au crépuscule du sixième jour, nous étions finalement arrivés à port-francqui. Le bateau avait jeté l'ancre à une centaine de mètres parce que n'ayant pas eu l'autorisation d'accoster tant qu'il faisait déjà noir. Nous avions ainsi raté la correspondance, le train était parti vers la fin de la journée .

Comme on était en groupe, cela ne nous a pas affecté autre mesure. Le lendemain matin, le bateau accosta, nous étions descendus et allés nous installer dans le hangar avec d'autres passagers pour attendre le prochain train dans 3 jours.

J'étais le cuisinier du groupe, aidé par Pascal. Nous avions préparé le petit déjeuner, puis le repas. Après avoir rangé nos bagages sous la bonne garde des filles, nous sommes allés visiter la cité. Arrivés au marché, oh !! quel beau spectacle nous attendait ! c'était littéralement un cours d'ethnographie sur l'art Bakuba vécu en grandeur nature :

- Les femmes Bakuba étaient en mini-jupes en raphia, torse-nue, l'abdomen et les cuisses abondam-

ment décorés de dessins géométriques ;

- Les hommes en costume traditionnel, la plus-part armés de couteaux. Cependant, nous étions déjà prévenus à ne pas les regarder très longuement, surtout les femmes, au risque de provoquer la réaction brutale de leurs maris. Pas de photo non plus, ou même faire de croquis. Notre ami Pascal qui parlait TSHILUBA nous servait d'interprète.

A la fin de la journée, nous étions rentrés à notre campement à la gare. La plupart de passagers s'affairaient à préparer le repas du soir.

Apercevant une femme qui grillait les chenilles, notre ami Ruandais, Janvier, se tenant la tête entre ses mains, s'est écrié : « *Megurupara ee (1), anakula biruru ya mavi ya ngombè !* » (*Meguru... elle mange les chenilles de bouse de vache*), nous étions vite intervenus pour le faire taire, heureusement que la femme n'avait rien entendu, ne comprenant pas le swahili, autrement, il y avait risque de se faire tabasser.

Le troisième jour enfin, un dimanche, le train était là. Nous avons quitté Port-francqui vers la fin de la journée sous les vacarmes et le sifflement de la machine à vapeur, à destination de Luluabourg (Kananga). Je me rappelle n'avoir pas dormi cette nuit-là, Pascal et moi avions cédé nos couchettes aux filles et étions restés debout dans le couloir jusqu'au matin.

Le lendemain dans l'après-midi, un certain lundi, le train est arrivé à Luluabourg, une dizaine de filles sont descendues dans cette ville, et le train est resté en gare jusqu'à 20 heures. Dans l'intervalle, nous avions visité la ville qui était en pleins travaux de réaménagement en rapport avec

(1) : Exclamation d'indignation en Kinyarwanda.



le projet de l'administration coloniale : la ville se trouvait presqu'au centre du Congo , plus ou moins à égales distances, à vol d'oiseau, , des chefs-lieux des cinq provinces à l'époque, la ville de Luluabourg allait devenir la capitale du Congo.

Le mardi soir après 20 heures, le train est arrivé à Kamina, nous avons débarqué, les trois Ruandais, nos deux cousines, Barnabé et moi pour attendre la correspondance du train Lubumbashi -Kalemie dont l'arrivée n'était prévu que le lendemain matin.

Avec tous les autres passagers, on ne savait où aller, on est resté dans la cour intérieure de la gare où nous avions passé la nuit à la belle étoile.

Vers 3 heures du matin, des cris stridents ont brisé le silence de la nuit : en effet, une jeune femme qui se trouvait à quelques mètres de notre groupe criait et s'agitait dans tous les sens :

« *Mulangi wanyi ee...., Mulangi wanyiee* » (*ma bouteille...*) ; nous étions tous réveillés en sursaut pour voir ce qui s'est passé. Alors qu'elle continuait de pleurer, elle exécuta des gestes spectaculaires en guise de maudire et de jeter le mauvais sort au voleur qui lui a pris sa bouteille. Inclinée à près de 60°, elle retroussa ses pagnes et son jupon, exhibant son postérieure, « bénissant » ainsi les 4 points cardinaux !!!

Amusés, nous avions applaudi très fort en criant aussi fort : bis, bis, bis... Au fait, nous venions d'assister gratuitement à une scène de strip-tease.

Bien entendu, le matin au lever du soleil, elle n'osait regarder les gens, elle cachait son visage avec son mouchoir de tête.

A 7 heures, le train qu'on attendait était là. Une heure

après, nous partions pour Kabongo où nous étions arrivés à 13 heures.

A cette étape, la compagnie de chemin de fer de grands lacs faisait la jonction avec la BCK (Compagnie de Chemin de Fer Congolaise). On a changé et la locomotive et le personnel.

A 18 heures nous avons quitté Kabongo pour arriver à Kabalo à 6 heures. Nous quitterons ensuite Kabalo à 9 heures pour enfin arriver à Albertville (Kalemie) à 17 heures. Ouf ! nous sommes arrivés au bout de ce long voyage. Papa est venu personnellement nous accueillir à la gare.

Nos amis Ruandais quant à eux devraient encore continuer le voyage par bateau sur le lac Tanganika pour Bujumbura et, enfin prendre la route pour arriver à Kigali. Au retour, le voyage était sans problème ni incident.

EXPO- 58



Comment est venue l'idée d'aller à l'expo ?

C'était au mois de janvier 1958 à l'école Saint Luc de Kinshasa. Après les vacances de Noël, chaque soir après le dîner, Barnabé et moi avions l'habitude de nous asseoir dehors sur un banc.

Le surveillant de l'internat, le frère Justin qui aimait bien bavarder avec les élèves avant de siffler la fin de la récréation, était venu nous rejoindre en s'asseyant à nos cotés sur le même banc disant : « De quoi parlez-vous, on vous voit toujours ensemble ? » « De tout et de rien », avions-nous répondu.

Puis il nous demanda : « Ça ne vous intéresse pas d'aller visiter l'expo de Bruxelles ? » Après un moment d'hésitation, nous avons dit : nous n'y avons jamais pensé puisque nous n'avons pas de moyen et chez qui irions nous habiter ? Il nous proposa alors d'aller habiter dans sa famille, car disait-il : « Mon frère a une grande maison, il pourra vous héberger gratuitement chez lui et vous prendre en charge, mais il faut payer vous-même le voyage.

Réfléchissez et demandez l'autorisation à vos parents. »

Après quelques jours d'hésitation, nous avons écrit à papa pour lui demander l'autorisation et l'argent pour les billets d'avion. A notre grande joie, Papa nous répondit au bout de quelques semaines disant que nous irions dans sa famille de Belgique. Il avait bien sûr écrit auparavant à sa sœur tante Eudoxie. (Beaucoup plus tard on nous apprendra que c'est elle qui a supporté tous les frais de notre séjour).

En outre, Papa avait trouvé drôle et inacceptable que ses enfants aillent habiter chez des tiers alors qu'il a de la famille sur place. Il nous a envoyé à chacun un livret de caisse d'épargne et l'autorisation d'utiliser cet argent.

Le frère Justin ne pouvait que s'en réjouir, et tout de suite, aidé par son confrère, le frère Félix, ils se sont dévoués et occupés à faire toutes démarches pour préparer ce voyage.

Sur les avions Sabena, il n'y avait pas de place avant la fin du mois de juillet. On devait prendre les avions de la compagnie française qui faisaient Brazza- Paris- Bruxelles.

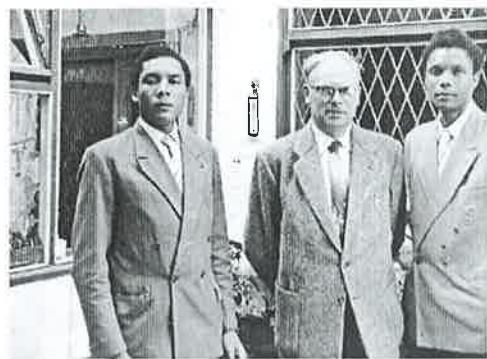
Le jour de départ nous avions traversé le fleuve dans l'après-midi et le décollage avait lieu à 17 heures, et l'atterrissement en France à 11 heures.

C'est à 16 heures que nous avions pris la correspondance pour Bruxelles où nous étions arrivés après $\frac{3}{4}$ heures de vol.

Une forte délégation de nos cousins et cousines composée de Paul, René, Claire, Henriette, Irène, Jean et Charles était venue nous accueillir à l'aéroport. Notre séjour avait été bien préparé et bien programmé par nos hôtes de sorte que dans chaque famille où nous sommes pas-



*A Wolue : Simone, Emil, Kanuto,
Irène, Sr. Seraphine, Claire, Henriet-
te, Barnabé.*



Diximide : Barnabé, Albert, Kanuto.



*Newpoort : Kanuto, Romain, Zoé,
Barnabé.*



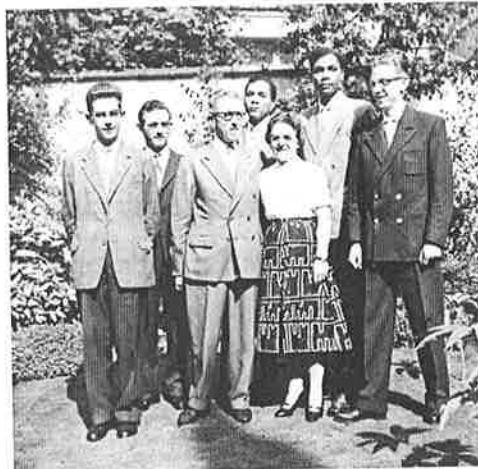
*Newpoort : Maria, Kanuto, Rosa,
Paul, Anna, Barnabé, Karles, Gode-
live (assise)*



*Gistel : Eudoxie, Kanuto, Barnabé,
Camile.*



*Frunes : assis : Estelle et Urbain,
Cecile, Kanuto, Barnabé, Roger,
Suzane, Louis.*



*Ixelles : Charles, Jean, Pierre,
Barnabé, Madeleine, Kanuto, René.*



*Bulscamps : Kanuto, Hurbain,
Barnabé.*

sés, il y avait toujours de jeunes disponibles pour nous tenir compagnie et nous servir de guide.

Ainsi les 15 premiers jours à Woluwe... chez les cousins Simone et Emile, c'est Henriette qui était notre guide. Voici à ce sujet un petit détail amusant : A notre arrivée, notre cousin Emile avait prononcé le mot d'accueil à notre intention en kiswahili « Ndugu wapenzi »..., cela avait fait rire tout le monde.

Les 15 jours suivants chez les cousins Pierre et Madeleine à Ixelles, c'était Charles notre guide.

De Bruxelles, nous étions allés à Bruges chez le cousin Charles le chanoine pour 10 jours chez qui il y'avait aussi 2 jeunes.

Un après-midi quand on était à Bruges, le chanoine nous conduisit dans sa voiture à Gistel pour voir tante Eudoxie et oncle Camille qui était un sourd-muet et avait poussé un cri en nous saluant : "LEON".

De Bruges nous sommes allés à Nieuwpoort où vivaient oncle Romain et tante Zoé. Les cousins Paul, Marie et leurs enfants étaient nos guides.

Pendant notre séjour à Nieuwpoort, on a eu l'occasion de voir d'autres cousins, Urbain et sa famille à FURNE où nous avions passé une journée et avions eu le privilège d'aller visiter BULSKAMP le village natal de Papa. Chez le cousin Albert (frère à Urbain) à DIXIMIDE, nous avions aussi passé une journée, il nous a fait visiter le champs de bataille de la guerre 14-18 appelé Boyau de la mort.

Avant de rentrer à Bruxelles, nous étions déjà à la fin des vacances. Tante Louise nous avait amenés chez elle à Braine-le- comte pour 24 heures.

La veille du retour au soir, nous nous étions retrouvés avec toute la famille de Bruxelles chez Pierre pour le re-

pas d'adieu. A cette occasion pour répondre à Emile qui nous avait souhaité bienvenu en swahili, Barnabé aidé par Godélive à Nieuwpoort, avait préparé un mot d'adieu en flamand : « *BESTE-FAMILIE* ».

Pour terminer la soirée, nous avions formé un cercle en nous tenant par la main et avons chanté « *ce n'est qu'un au revoir* ».

Ce voyage nous a été très bénéfique, nous avions appris beaucoup de bonnes choses, et même un fait banal qui nous a ouvert les yeux : « c'était au mois d'Août à Nieuwpoort, le cousin Paul nous a invités d'aller assister à une manifestation des flamands à DIXIMIDE.

On était parti vers 9 heures en voiture. On a traversé le pont de Lyser pour quitter la commune de Nieuwpoort et prendre une route de campagne. Au bout d'un petit moment, Paul gara sa voiture au bord de la route, ouvrit la boîte à gants, sortit un fanion jaune frappé du Lion de Brabant, symbole de Flamand.

Il descendit de la voiture et plaça le fanion au mât de la voiture . Il remonta dans la voiture et reprit la route.

Innocemment, je lui demandai : « *As-tu oublié de mettre le fanion à la maison ?* » « *non* », me répondit-il... « *à la maison, je ne peux pas montrer mon appartenance politique, je suis un commerçant* ».

Au retour, au même endroit, il s'arrêta pour retirer son fanion. Cela nous servit de leçon plus tard quand nous nous étions installés à Lubumbashi, parce qu'exerçant une fonction libérale, celle d'artistes, nous nous étions abstenu de toute activité et appartenance politique.

Aux amis qui essayaient de nous intéresser à adhérer à tel ou tel mouvement politique nous leur répondions, restons amis, ça suffit, nous voulons être libres et rester amis de tous.

LES EXPOSITIONS A LUBUMBASHI

1960 :

La première exposition à laquelle Barnabé et moi avions participé était collective, réunissant les Artistes de Lubumbashi et organisée par Madame Pouilly, une française qui avait une galerie au centre de Lubumbashi.

J'ai travaillé avec elle depuis 1959. elle venait à mon petit atelier à l'école Saint Boniface chercher les objets d'arts que je consignais dans sa galerie, en vue de la vente dont elle retenait 20% sur les recettes.

Après cette exposition, nous avons continué à travailler avec elle en déposant de temps à autres nos œuvres dans sa galerie.

Le 30 juin 1960, le Congo accède à son indépendance qui a été suivie d'une grande mutinerie, obligeant ainsi un grand nombre d'expatriés à fuir le pays. Monsieur et Madame Pouilly étaient rentrés en France, et Dieu seul sait le sort des œuvres et autres objets d'arts qui se trouvaient dans son magasin.

Les pouilly reviendront au Katanga quelques mois après, particulièrement à Lubumbashi où ils s'occupaient des activités culturelles à l'Alliance Française. Barnabé et moi avions progressivement pris distance avec eux.

1961 :

au mois de décembre, avec une collègue professeur de céramique à l'Académie, nous avions organisé une exposition dans la petite salle de la chambre de commerce (actuellement FEC). Elle devait durer 9 jours, mais après 4 jours, la guerre éclata entre les soldats de l'ONU et la Gendarmerie Katangaise, heureusement pour nous, on a rien perdu, le bâtiment de la chambre de commerce n'a pas été touché.

1962 :

Au mois de décembre, cette fois à nous deux, Barnabé et moi avions loué, toujours à la chambre de commerce, la grande salle pour une exposition qui avait connu un très grand succès.

Un jour au cours de celle-ci, vers la fin de l'après-midi, mon ami, le frère Bavon, ancien Directeur de l'école professionnelle où j'ai d'ailleurs étudié, est venu visiter l'exposition.

Après le tour de la salle, il m'appela dehors et me posa la question : « *Qu'y-a-t-il entre vous et les pouilly ? Ils menacent de vous porter plainte...* » « *rien* », lui ai-je répondu, en lui expliquant en peu de mots la vraie raison de sa rancune contre nous.

En effet, comme dit plus haut, depuis leur retour de France, nous nous étions écartés d'eux. Nous n'exposions plus chez eux.

Pour nous contrecarrer, ils avaient organisé au même moment une exposition de peintures d'un collègue dans la salle de l'Alliance Française. Malgré la publicité tapageuse faite autour, elle n'avait pas attiré grand monde.

Dans un article publié par un journal local, sans nous citer nommément, Monsieur Pouilly avait même osé nous traiter de « *ne pas être des vrais congolais !!* ». Nous ne nous sommes pas laissés marcher sur les pieds, nous avons riposté dans le même journal d'une façon ironique sans non plus faire directement allusion à lui, mais l'ayant compris, il s'était irrité davantage.

Etant notre ami commun, le frère Bavon, m'écoutait calmement avec un air un peu embarrassé, arborant un large sourire, il me tapota sur l'épaule en me disant : « *Kanuto sois tranquille, bon courage et bonne continuation* ».



Deux vues de l'exposition de 1962 à la salle de la victoire Lubumbashi.





*Tableau de Barnabé : deux générations deux sacrifices.
Le tableau qui a étonné l'aumônier de l'école des filles de Luisha.*

1963 :

Au mois de décembre toujours, mois propice pour l'échange des cadeaux à l'occasion des fêtes de fin de l'année. Comme les précédents, cette exposition connaîtra un grand succès.

Au nombre des visiteurs reçus au cours de celle-ci, figurait la Directrice de l'école de filles Sainte Marguerite de LWISHA à 90 km de Lubumbashi.

Elle nous proposa d'aller un jour parler de l'art aux filles de son école, dans le cadre du cours de l'initiation à l'esthétique et à l'art. Ce que nous avions accepté volontiers, et un dimanche je m'y étais rendu après quelques semaines.

Plusieurs questions m'avaient été posées auxquelles j'ai répondu, mais pour être concret et illustrer ce que je leur avais dit, j'ai promis de revenir faire une petite exposition.

15 jours après, encore un dimanche, je suis allé avec Barnabé pour une exposition d'une journée, emportant avec nous les œuvres nous prêtées par certains de nos clients qui l'avaient souhaité, celles qu'on avait à la maison et beaucoup de projets et dessins.

Un détail amusant au cours de celle-ci mérite d'être souligné : L'Aumônier de l'école, un vieux père bénédictin, s'arrêta longuement devant un tableau intitulé « Deux générations, deux sacrifices », puis se tourna vers Barnabé et lui demanda : « Quelle idée et quelle audace de confronter le paganisme au christianisme ?

Barnabé lui répondit : « *Un jour pendant la messe à la consécration, les yeux fermés, je me demandais comment mon ancêtre priait lui aussi !!* »

Secouant la tête, le vieux père murmura « *C'est incroyable* »

Toujours au cours de cette exposition 1963, un autre fait m'est survenu : Mon carnet de commandes était rempli. En conséquence, je donnais aux clients des délais de plusieurs mois, parce que je travaillais encore à l'Académie.

Un client m'avait dit quelque chose qui a attiré mon attention : « *Pourquoi perds-tu ton temps à l'académie ?...* » Il avait tout à fait raison. A la fin de cette année scolaire, j'avais demandé une mise en disponibilité.

- 1964 : Faute de temps pour préparer les œuvres à exposer, je m'étais désisté, et Barnabé organisa seul son exposition.
- 1966 : Une petite exposition permanente fut organisée dans le salon de ma nouvelle résidence au quartier Taba Congo, commune de Kampemba.
- 1968 : C'était le tour de Barnabé d'inaugurer sa nouvelle résidence dans notre concession. Il avait aménagé une grande salle qui lui servait en même temps de salon et de salle d'exposition.
- 1970 : Exposition à Bruxelles (voir ARTISTE A L'ERE MOBUTU)
- 1973 : Exposition des frères CHENGE à Kinshasa (voir ARTISTE A L'ERE MOBUTU)
- 1980 : Inauguration de la Galerie Frères CHENGE sur l'avenue KIMBANGU dans la commune de Lubumbashi. Cette galerie abritait une exposition permanente jusqu'à la fin de l'année 2001 après la mort de Barnabé.
- 1981 : Barnabé exposa à Bruges en Belgique : Exposition de frères CHENGE à Kinshasa organisée par la firme Renault.
- 1982 : Exposition collective à laquelle Barnabé participa

avec d'autres artistes de Lubumbashi (Muteba, safi et Mwangala)

1991 : Barnabé exposa à Kolwezi sous le patronage de Lions-Club dont il était membre.

1992 : Barnabé exposa seul en CLP/Panda à Likasi

1999 et 2000 : Barnabé participa à différentes expositions collectives organisées à Lubumbashi. Pendant ce temps moi j'avais déjà pris ma retraite, préférant concentrer mon temps à de petits travaux sans beaucoup de contrainte.

ACQUISITION DU DOMAINE CHENGE

Un jour du mois de juin 1965, Barnabé et moi sommes allés faire une livraison de meubles chez Monsieur le professeur Coppens qui habitait un peu en dehors de la ville. Son épouse , madame Coppens, alors qu'elle nous parlait, me fut cette remarque :

« Monsieur Berquin, en ce moment vous êtes très à l'étroit là où vous habitez »

En effet à mon premier domicile, j'avais construit presque sur toute la parcelle, maison d'habitation, atelier et hangar (dépôt de bois). Je ne disposais que d'une petite cours intérieure de 6m x4m.

Faisant suite à sa remarque, je lui ai répondu qu'effectivement je suis à la recherche d'un endroit à louer ou à acheter pour y installer mon atelier.

Après un petit moment de réflexion, Monsieur Coppens me dit : « *Revenez demain après 16 h00, j'aurais peut-être quelque chose à vous proposer* ».

Le lendemain à l'heure convenue, mon frère et moi sommes allés répondre au rendez-vous. Monsieur Coppens nous conduisit chez son voisin, Monsieur Pillen, un peintre flamand qui était Locataire de Madame Levasseur. Ce dernier nous amènera un peu plus loin dans la même concession. Il y avait là une maison abandonnée, une ancienne ferme avicole.

Elle était construite en matériaux durables, la toiture y était encore, les portes disparues et les fenêtres en bois aux vitres complètement cassées.

A première vue elle m'a plu. Je pouvais la réfectionner sans beaucoup de frais en exécutant les travaux dans mon atelier. Néanmoins il fallait que Louise vienne aussi voir et donner son avis.



Cette maison depuis sa construction en 1950 a toujours été habité par les peintres : Mme Rouvroi, Pillen et Barnabé jusqu'au 11 septembre 2001.



La première partie de cette maison a été construite en 1916, depuis, elle a subi plus d'une modification





*Les frères Berquin :
Barnabé, Armand,
Kanuto, Nestor,
Pio, Marcel.*



*Bus scolaire pour
nos enfants*



Kanuto et Barnabé au travail dans leurs ateliers

En remontant dans la camionnette, Barnabé poussa un soupir en disant « En tout cas, ce n'est pas moi qui viendrai habiter ici... » et je lui répondis que moi, ça m'intéressait plutôt !

Le dimanche suivant après-midi, nous sommes allés en promenade à vélo avec Louise pour qu'elle donne aussi son avis, je ne me doutais pas qu'elle apprécierait aussi cet endroit.

Le rendez-vous était pris avec la veuve propriétaire, Madame Levasseur. Elle me demandera 100.000 FB comme prix de vente de la maison à l'état où elle se trouvait, plus un terrain de 2000m² et m'autorisa d'occuper la maison avant même que je ne lui verse un seul sous. En effet, Madame Levasseur souhaitait que quelqu'un occupe cette maison avant qu'elle ne soit complètement démolie.

C'était pour moi une belle coïncidence et une occasion. Je me suis mis immédiatement au travail de réfection, et au mois de septembre de la même année j'ai déménagé et occupé la maison. Mon atelier est resté à la commune Kamalondo, le temps de construire un hangar à coté de ma nouvelle habitation.

En juin 1966 à l'occasion de l'inauguration de mon nouvel atelier, une petite exposition était organisée dans ma nouvelle résidence et dans le nouveau atelier, dans le but de montrer à mes clients ma nouvelle adresse.

Au cours de la même année, j'ai vendu ma maison de Kamalondo pour pouvoir payer la nouvelle. Au lieu de 2000m² préparés par la vendeuse, je lui ai demandé de me donner 1 ha en plus.

Ce qui ramènera le prix global à 300.000 FB (100.000 FB pour la maison et 200.000 Fb pour le terrain). Avec le produit de la vente de ma maison de Kamalondo, j'ai payé la moitié, soit 150.000FB. Pour me permettre de m'installer

et construire mon atelier, à ma demande, la bonne dame m'accorda dans le contrat signé, la facilité de payer le solde pendant 48 mois, avec comme condition de ne payer que les intérêts dus au montant du solde pendant les 12 premiers mois de grâce.

Néanmoins, il était clairement stipulé dans ce contrat qu'au cas où je n'arrivais pas à honorer mes engagements dans les 36 mois restants, je devais d'office remettre le lieu à l'état où je l'ai trouvé sans compensation aucune ! c'est au bout de 18 mois de dur travail que je terminerai ma dette.

Au début de l'année 1968, mon voisin, Monsieur Pillen, quitta la maison pour aller habiter dans sa maison qu'il venait de construire au quartier Golf. Barnabé fut intéressé par cette maison et se saisit de l'occasion pour aller voir Madame Levasseur qui accepta de la lui vendre sans difficulté à 100.000FB.

Le malheur des uns fait le bonheur des autres, dit-on. Quand arriva le jour de la signature des contrats de vente définitifs, la cérémonie se déroula dans ma résidence. Madame Levasseur était accompagnée de son fils, d'un témoin et d'un Avocat.

En plus d'1ha m'accordé initialement elle nous accordera respectivement à moi 1 ha en plus et à Barnabé 2 ha gratuitement. Ce geste contraria un peu son fils qui trouva bizarre la générosité de sa mère. Elle lui répondit en disant : « Jean, laisse moi faire, je sais qu'on va me prendre tout, alors je préfère les donner à ces jeunes gens.

En effet, en vertu de la « loi Bakajika » votée par le parlement, tout terrain non mis en valeur deviendrait d'office propriété de l'Etat.

Or la propriété de Madame Levasseur avait une superficie

de 55 ha, hormis les 4 ha nous accordés, les 51 autres lui ont été pris par l'Etat Zaïrois.

Se tournant vers moi, elle me demanda :

« *Tu ne seras pas jaloux que je donne à ton frère la même chose que toi bien qu'il ne m'a payé que 1/3 de ce que tu m'a versé ?* »

Pas du tout Madame, lui ai je répondu. La crainte de la bonne Dame ne tarda pas à se réaliser. Un bon matin de l'année 1970 le terrain fut envahi par les gens venus des communes Kenya et Kamalondo, accompagnés des arpenteurs (vrais et faux), ainsi que d'autres agents cadastraux.

La distribution de parcelles se fit dans l'anarchie la plus totale, les mêmes parcelles attribuées à 2 ou 3 personnes. Ce qui a même entraîné des bagarres effarouchées. Et notre parcelle n'a pas été épargnée, plusieurs incursions furent enregistrées malgré sa délimitation par les bornes. Pour parer à cette situation, nous avions immédiatement commencé la construction du mûr de clôture de 800 mètre tout autour.

QUE DE PROJETS :

1. LE VILLAGE DES ARTISTES

En 1972, Barnabé et moi avions envisagé de créer dans notre concession un village des artistes. Un projet très ambitieux qui consisterait à construire à partir de notre mur de clôture (800 m de contour), des studios et ateliers pour les artistes qui n'avaient pas d'endroit convenable pour travailler. On devrait ainsi leur fournir la matière première, l'outillage et assurerait la vente de leurs produits dans notre salle d'exposition.

Dans ce même projet étaient prévus également :

- Une classe de dessin pour compléter et parfaire leur formation en dessin, étant la base de l'art plastique et graphique ;
- Un terrain de foot et une salle de cinéma pour leur détente.

Bien sûr que cela nécessitait un financement au dessus de nos moyens, mais on espérait réaliser ce projet progressivement.

Nous avions même été encouragés par un ami qui était Ministre et qui nous avait promis l'aide du gouvernement. A sa demande, nous lui avons écrit pour solliciter un crédit remboursable vers le début de l'année 1973.

Quelques mois après, le gouvernement Zaïrois prendra la mesure de la Zaïrianisation. Dans l'entre temps notre ami Ministre était tombé en disgrâce et fuit le pays pour s'exiler en Europe.

Suite à ces évènements, nous avions jugé prudent de geler notre projet et ce, avec raison car voici ce qui nous arriva le 19 décembre 1975 :

Un coup de téléphone du Commissaire de Zone Kampem-



ba, nous demandant, mon frère et moi, de nous présenter demain à 8 heures à son bureau pour la formation du comité de JMPR (1) artisanal. Et le Commissaire de Zone d'ajouter : « Je sais que vous avez beaucoup de travail, mais vous devez aussi vous occuper du parti, si non le parti s'occupera de vous ».

Devant cette menace à peine voilée, nous nous sommes présentés au bureau de Zone le lendemain matin pour nous entendre dire que nous sommes nommés membres du comité dont l'installation se déroulerait après 48 heures, suivie de la fête préparée complètement aux frais des membres désignés en achetant chèvres, poulets, casiers de bière, sans oublier d'inviter les groupes d'animation avec animatrices et tam-tam.

Etant déjà dans le bain, essayons de nager, nous sommes -nous dit. C'est ainsi que j'avais demandé au dirigeant responsable de JMPR de Zone, mon chef direct de me trouver un local ou hangar pour que j'y installe une machine combinée que je n'utilisais pas, pour aider les Artisans, bien sûr moyennant paiement des frais d'entretien.

L'idée était très appréciée et louée, le Commissaire de Zone en personne est venu à mon atelier pour voir cette machine, me remercier et me féliciter, malheureusement tout s'était arrêté là.

En outre, presque, toutes les semaines il fallait assister à des réunions pour entendre des absurdités auxquelles eux mêmes n'y croyaient pas.

Lors de la guerre de 80 jours en 1977, le dirigeant de la JMPR était venu me demander la participation des artisans à l'effort de guerre : 3 sacs de riz de 50 kg.

Mon frère et moi avions acheté ces 3 sacs, le dirigeant est

(1) : JMPR : Jeunesse du Mouvement Populaire de la Révolution.

passé les chercher, malheureusement un seul sac est arrivé au bureau de Zone !

On peut se demander combien de graines de riz étaient acheminées au front dans le Lualaba!!

Un autre jour du mois de mai 1978, le brave dirigeant reviendra me voir pour demander la cotisation des artisans en prévision de la grande fête du 20 mai. Je lui promis de m'en occuper, mais je n'avais rien fait.

Il reviendra 48 heures après pour savoir combien d'argent j'avais déjà réuni. Calmement je lui ai répondu : « Citoyen dirigeant, je crois que nous ne parlons pas le même langage. A ce que je sache vous m'avez nommé Président de la Brigade Artisanale et non de la Brigade de fêtes ».

A ce mot, il n'a pas cru ses oreilles, et je lui répétais une deuxième fois avant d'ajouter : « Je vous avais donné une machine pour aider les Artisans, vous n'avez rien fait, mais pour la fête vous voulez de cotisation. »

Furieux, il repartira bredouille sans mot dire.

Arrivé au bureau, il convoquera d'urgence une réunion et prononça notre révocation sur le champs pour motif d'indiscipline.

Nous avions poussé un ouf de soulagement parce qu'enfin nous étions redevenus libres.

Mon successeur, un Artiste aussi, profitera de son titre et de sa position pour trafiquer à loisir tout genre d'objets au nom de la JMPR.



2. UN MUSÉE

Après l'abandon du projet du village des artistes, Barnabé conçut une autre idée, consistant à construire un musée lequel, d'après les contacts et promesses reçus, pourrait devenir l'extension du musée de Lubumbashi.

Le bâtiment lui, ne posait pas de problème. L'ancienne salle de cinéma du projet du village des artistes et ses annexes devaient être utilisés à cette fin. Il avait commencé les travaux d'aménagement, un nouveau plafond, l'installation électrique etc.

A moi, il m'avait demandé de refaire la grande porte d'entrée, à 4 battants sur lesquels devait être illustrée notre vie à tous les deux en bas relief sculpté sur bois.

Cette illustration devait concrètement retracer notre vie (Barnabé et moi), depuis la mort de notre mère, le souvenir et l'image gardée d'elle, notre enfance chez tante Cécile, à la ferme chez papa, à l'école Saint Luc à Kinshasa, les mariages etc.

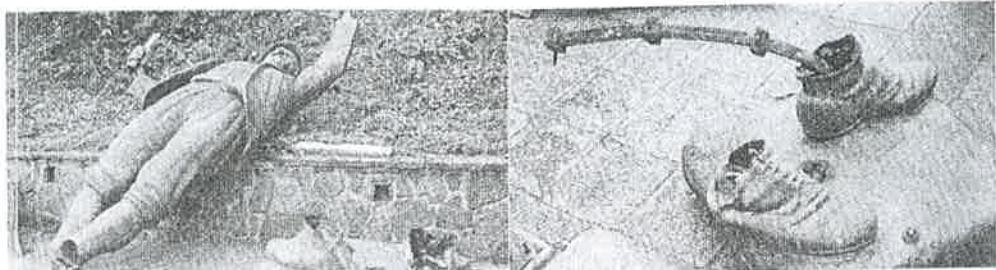
Hélas ! le destin en a décidé autrement. Barnabé n'a pu finaliser son projet, la mort l'a arraché à notre affection. Et les événements tristes qui se sont déroulés après sa mort n'étaient pas de nature à arranger la situation ! *

Depuis lors, plus personne n'osera entreprendre et finaliser son projet. Toutefois, l'idée de réaliser un jour un tableau synoptique de notre vie à deux ne m'a pas encore quitté totalement. Ça ne sera plus pour la porte du musée, mais un panneau décoratif en sa mémoire. Actuellement tout est à l'abandon !! la collection d'œuvres d'art dispersée pour raison de sécurité; situation vraiment triste et amère !!

Enfin, ainsi va le monde.

ARTISTE A L'ERE-MOBUTU

Tout en étant dictateur et même iconoclaste (destructeur des monuments du temps colonial), Mobutu était néanmoins un grand sponsor et un bienfaiteur des Artistes Zaïrois. Il a beaucoup fait pour la promotion de l'art Zaïrois, non seulement l'art plastique, mais aussi les autres disciplines artistiques.



Monument de STANLEY détruit, abandonné dans le jardin du Musée national à Kinshasa.

Je suppose que personne ne peut me contredire , Barnabé et moi avons aussi profité et bénéficié de cette générosité envers les artistes.

Citons quelques exemples :

En 1970 : Pour sceller la réconciliation Belgo-Zaïroise, une exposition fut organisée à Bruxelles au « Building Shell » sous le haut patronage de sa Majesté le Roi Baudouin et du Président Mobutu.

Il est à noter aussi que le vernissage de cette exposition fut présidé conjointement en grande pompe par le Prince Albert représentant le Roi, et le Ministre de la Culture Zaïroise Monsieur MUSHETE, représentant du Président Mobutu. De Bruxelles, cette exposition a fait le tour de l'Europe. Barnabé et moi y avions aussi participé avec d'autres artistes zaïrois de Lubumbashi et de Kinshasa.

Il y a eu d'autres expositions patroñées par le Président Mobutu tant au pays qu'à l'Etranger.

En juin 1973, sous la nouvelle appellation qui a dérouté certains de nos clients parce qu'utilisée pour la première fois, « LES FRERES CHENGE » organisait une exposition à Kinshasa sous le patronage de la société TABA ZAÏRE et le service de l'intendance du Président Mobutu.

Cette exposition qui a connu un grand succès, a vu tous les frais de transport et de séjour à Kinshasa supportés par la présidence.

C'est un peu plus tard, à notre retour à Lubumbashi que Monsieur Mwamba Nduba, Directeur de la Société Taba Zaïre à l'époque nous a fait savoir d'où était provenue l'idée de ce patronage.

Exposition :

Les frères Chenge font l'émerveillement du public

DUIS BEAUTE
L'artiste chenge, né à Lubumbashi en 1940, est l'un des derniers représentants de l'école de l'art chenge. Ses œuvres sont réalisées dans un style très élaboré, avec des détails très précis. Il a été formé par son père, un artisan menuisier, et a étudié à l'école primaire de Lubumbashi. Ses œuvres sont principalement en bois sculpté et peint. Il a également travaillé dans l'industrie textile et dans l'artisanat traditionnel. Ses œuvres sont exposées dans diverses galeries et musées à Lubumbashi et à Kinshasa.

DUIS CHENG
L'artiste chenge, né à Lubumbashi en 1940, est l'un des derniers représentants de l'école de l'art chenge. Ses œuvres sont réalisées dans un style très élaboré, avec des détails très précis. Il a été formé par son père, un artisan menuisier, et a étudié à l'école primaire de Lubumbashi. Ses œuvres sont exposées dans diverses galeries et musées à Lubumbashi et à Kinshasa.

Dans la République des Lettres :

Erna Bontemps n'est plus

Erna Bontemps, écrivaine française, n'est plus. Elle avait 74 ans. C'est une grande romancière et poétesse, connue pour ses œuvres sur l'Amérique latine et l'Afrique. Ses œuvres sont traduites dans de nombreux pays. Elle a également écrit des articles pour la presse et des livres pour enfants. Ses œuvres sont exposées dans de nombreuses bibliothèques et musées à Paris et à l'étranger. Ses œuvres sont également disponibles en ligne.

POETIQUE ET VIOLENCE L'ARTISTE

Le poète et peintre français Jean-Pierre Laffitte a été assassiné dans sa maison de Paris. Il était connu pour ses œuvres poétiques et ses peintures expressives. Ses œuvres ont été exposées dans de nombreux musées et galeries à Paris et à l'étranger. Ses œuvres sont également disponibles en ligne.

En effet, un projet de nous délocaliser et de nous installer à Kinshasa était en discussion dans la haute sphère de la présidence. Nous n'en savions rien, la politique de

l'époque consistait à concentrer toutes les bonnes choses dans la Capitale.

Nos amis et autres personnalités de Lubumbashi s'y opposèrent énergiquement. Un compromis fut trouvé par l'organisation d'une exposition par LES FRERES CHENGE à Kinshasa pour que leurs œuvres ne restent pas toujours une exclusivité de Lubumbashi.

Par conséquent, il nous fallait ouvrir une représentation à Kinshasa. En association avec une de ses anciennes élèves, qui habitait déjà à Kinshasa, Barnabé et cette dernière, Mademoiselle SIFA Suzanne ouvriront une galerie qu'ils ont appelée « Galerie CHENGE-SAFI », le mariage arrangé et forcé, n'a pas duré longtemps. Barnabé s'est retiré pour ouvrir sa propre galerie ailleurs dans un autre quartier de Kinshasa.

Les commandes régulières de la présidence passaient ainsi par cette galerie gérée par un de ses amis et collaborateur, Monsieur KATUMBO P., aidé de temps en temps par les enfants de Barnabé qui étaient alors étudiants à Kinshasa. Cette galerie sera fermée vers la fin du règne Mobutu.

La galerie Safi quant à elle n'avait pas fait long feu, elle n'avait duré que le temps d'une saison.

ARTISTE AUDACIEUX ! A PROPOS DE LA REPRESENTATION DES PERSONNAGES BIBLIQUES



Pourquoi faites-vous Jésus et Marie de race noire ?

Voilà une question pertinente mais pas embarrassante parce que nous y avons toujours répondu. Mais nos réponses étaient-elles convaincantes ? Tout dépendait du niveau culturel et intellectuel des nos interlocuteurs.

Vers les années 50 avant même que l'on parle de l'acculturation dans l'église du Congo, nos professeurs à l'école Saint Luc (Académie des beaux arts de Kinshasa) à l'époque nous ont appris à africaniser dans nos œuvres les personnages bibliques.

En 1961, le curé de la paroisse Saint Jean, qui était ma

paroisse à l'époque, était venue me passer commande de 14 stations du chemin de la Croix. Ce travail a été apprécié différemment par les paroissiens.

Ma belle sœur Angel a un jour dit à mon épouse (sa sœur) : « *Allah ! Bananza sasa Kutia mu Kanisa ba nkisi ba Kanuto !* » (Nkisi terme péjoratif pour désigner une sculpture en bois représentant un personnage ancestrale). Ce qui, traduit, signifie « *On place maintenant des statuettes de Kanuto dans l'Eglise !* »

La réaction la plus négative est venue de la paroisse Charles LWANGA de la Katuba. Le Curé de cette Paroisse, Monsieur l'Abbé François avait demandé de lui faire un grand tableau de 2,40 m x 1,20 m illustrant la descente de la Croix. Les personnages sur ce tableau étaient très réalistes et très expressifs, mais tous de race noire.

Et bien, ce tableau n'a pas été accepté par les paroissiens. L'Abbé François, la mort dans l'âme, a retourné ce tableau. Heureusement que Barnabé n'avait rien à rembourser, c'est un don fait à cette paroisse au sein de laquelle notre Sœur, feu maman Séraphine a travaillé avant sa mort.

Un jour de l'année 1968, Mademoiselle Marie Jeanne Hanquet, professeur de dessin biblique à l'institut de science religieuse, m'avait invité pour parler à ses étudiants de l'art, particulièrement l'art religieux. Un étudiant me posera la question de savoir pourquoi je dessine la vierge Marie africaine et noire alors qu'elle ne l'était pas ?

Je lui ai répondu par une question terre à terre :

Dans un village où on a jamais vu l'homme blanc, quelle sera la réaction d'un enfant noir à qui on présente une femme blanche et qu'on lui dise, c'est ta mère ? Sans nul doute que l'enfant n'acceptera pas, et peut même pleurer.



Si donc nous disons et nous acceptons Marie comme notre mère, il faut qu'elle soit semblable à nos mamans de race noire. C'est pour ça que les européens la représentent comme une de leurs mamans, le nez pointu, les lèvres fines...., et pourquoi ne pouvons-nous pas la représenter comme africaine, nez épaté, lèvres épaisses...

Poussons la réflexion un peu plus loin, dans la bible, en genèse 1 : 26 Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Et selon genèse 1 : 27 Dieu créa l'homme à son « image ».

Si donc nous avons été créés à l'image et la ressemblance de Dieu, on peut donc dire que nous lui ressemblons comme un fils ressemble à son père, et le père à son fils.

C'est vrai que ces arguments sont toujours sujet à interprétation et moins convaincants pour certains, mais il y a matière à réflexion.

D'ailleurs, pour éviter de polémique, le Père Julien, un Bénédictin, Curé de la paroisse Saint Gérard de Kapolowe, à 100 km de Lubumbashi, avait demandé à Barnabé de lui faire une fresque de scènes bibliques dans son église, mais de ne pas dessiner des personnes africaines. Jésus et Marie disait-il, n'étaient pas noirs, blancs non plus. C'étaient de palestiniens à la peau bazarée.

Hélas !! En 1972, après le départ définitif du père Julien en Europe, une religieuse européenne qui travaillait à la léproserie de cette mission donna l'ordre d'effacer la fresque. Il faut noter tout de même que cette fresque couvrait une surface d'environ 25m que Barnabé avait laborieusement exécuté durant 30 jours, perché sur les échafaudages.

Qui plus est, elle l'avait fait sans l'avis du conseil paroissial, au motif que la scène du sacrifice d'Abraham scandalisait les villageois !!

Comme quoi, on peut donc dire que la pauvreté culturelle



n'est pas l'apanage des seuls africains.

« Sous d'autres cieux, cet acte aurait fait l'objet d'un procès », ce n'est pas moi qui le dis, mais une autorité ecclésiastique qui a été indignée par cette barbarie et qui ne s'était pas empêchée de le dire à son temps à l'incrimnée.

Une autre histoire du genre émane de petites sœurs (sans faire allusion aux petites sœurs de la présentation) pour lesquelles j'avais fait un autel pour la chapelle d'une communauté de sœurs dont je tais le nom par décence.

En effet, sur le cadre supérieur de cet autel d'environ 30cm de largeur qui portait la tablette, j'avais sculpté sur la face de devant une image de la dernière cène(Jésus et ses 12 apôtres) et à leur propre demande.

Quelques semaines plus tard, j'étais allé visiter cette chapelle et, qu'ai-je vu ?!

Une grande nappe en tissu blanc brodé couvrait l'autel et retombait de tous les cotés cachant ainsi l'image.

A la question de savoir pourquoi avaient-elles demandé le dessin sur cette table si ce n'était que pour le cacher ?! la réponse fut étonnante : « chaque fois pendant l'office une des sœurs était distraite par ce dessin »

Alors la supérieure avait jugé bon de cacher cette cène pour permettre à sa consœur de se concentrer à la prière plutôt que...quand-même drôle !!

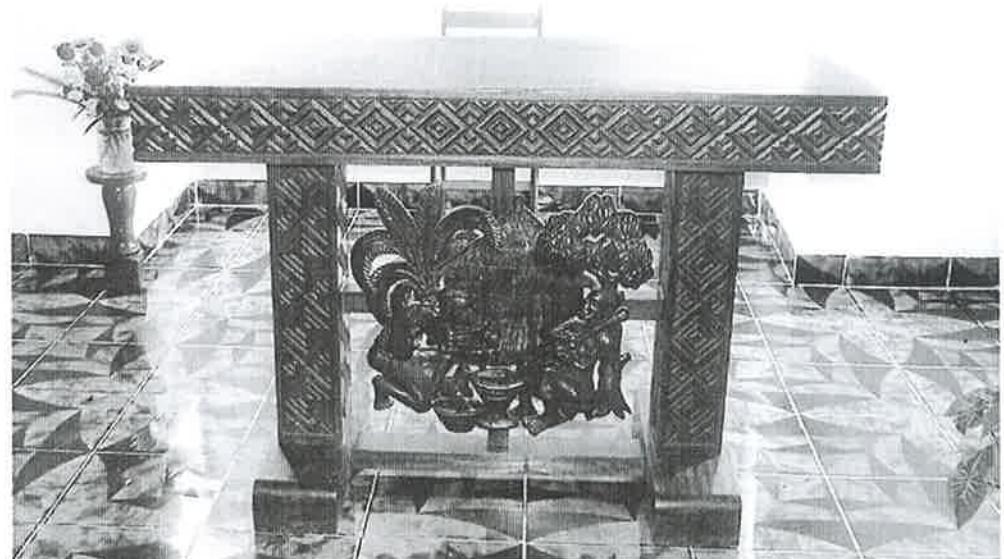
Il faut noter que je n'ai rien contre ces petites sœurs, d'ailleurs mes deux grandes sœurs étaient également des religieuses.

En 1965, Barnabé avait eu une autre commande de l'Eglise Méthodiste qui consistait à illustrer la bible en 300 images. Tous les personnages, il les avait fait africains. Malheureusement cette bible n'a pas été imprimée avec





Sacrifice de Noé après le déluge. Dessin de la bible pour enfants.



Autel en bois sculpté pour la Chapelle du noviciat de franciscaines à Lubumbashi



1951 à Kirungu (Moba) : Sœurs Rachel et Séraphine le jour qu'elles ont prononcé leurs vœux perpétuel.

les 300 dessins, certains avaient été subtilisés . On a finalement imprimé une bible pour enfants de 79 dessins.

En musique on a connu le même problème. Je me rappelle en 1945, j'étais très jeune, Joseph KIWELE, professeur de musique avait introduit pour la première fois ici à Lubumbashi, le tam-tam dans l'église pour accompagner le chant en Kiswahili à l'honneur des martyrs de l'Ouganda.

La première réaction avait suscité des rires. Tout comme maintenant lorsque quelqu'un pénètre dans une église ou une chapelle, et trouve la statue de vierge noire (africaine), sa première réaction, il dit : « *Maria Mweusi !* » (1)

En revanche, aux chants grégoriens, la préférence penche aujourd'hui vers les chants locaux rythmés par le tam-tam et ponctué du son acre de « *Tshikolokolo* » et de « *Vigelegele* » poussés par les femmes.

Toujours est-il que, lorsqu'HERODE a menacé de tuer l'enfant Jésus, l'ange a demandé à Joseph de fuir avec Marie et Jésus en Egypte !!

Ce qui n'est pas moindre pour expliquer et justifier le penchant de certains sur "MARIA MWEUSI".

On peut donc conclure que c'est une question de temps et d'éducation. Un témoignage recueilli auprès d'une femme qui a une grande dévotion pour la vierge Marie, m'a dit ceci : je n'aimais pas beaucoup la statue de vierge noire.

Mais un jour je suis entrée dans la chapelle d'une école, je cherchais des yeux où était placée la statue de Mama Maria, comme d'habitude quand j'entre dans une chapelle. J'entends tout à coup une voix « *Bonjour Marie* ». Je lève les yeux et je constate que je suis devant une statue de Marie noire en bois sculpté, et j'ai aussi répondu :

(1) Marie de race noire

« Bonjour Marie » comme j'en ai habitude devant la statue de Marie. A partir de ce jour, j'ai changé d'attitude devant Maria Mweusi.

Voici à ce propos quelques réalisations de décoration d'églises :

- Eglise Saint Paul de carrefour à Lubumbashi : Le Grand Crucifix, l'Autel, le Confessionnal, les Sièges du Célébrant et Acolytes et le Tabernacle en forme de grenier du village (paillote). A l'entrée, illustration de la vie de Saint Paul en cuivre, réalisée par Barnabé.
- L'Eglise de KONGOLO, construite par le père Jules Darmont en mémoire de ses 20 confrères massacrés en 1961 : un Grand Crucifix de plus ou moins 1,50m, la statue de Saint Joseph (travailleur) de la Vierge et 15 stations de Chemin de la Croix, tous en bois.
- La Cathédrale de SOLWEZI en Zambie : un Grand Crucifix représentant un Jésus triomphant, habillé en « Lubeya » (grand pagne noué sur l'épaule gauche) pareil à celui porté par le Président KAUNDA.

La liste est longue, mais je me limite à ces quelques faits.

APRES LA MORT DE BARNABE

Trois semaines seulement après la mort de Barnabé, une triste et rocambolesque affaire surgit.

J'aurais voulu ne pas en parler, mais pour être complet et objectif, je vais quand même dire un mot sur cette affaire, sans entrer dans les détails.

De quoi s'agit-il ? Il s'agit d'une tentative d'escroquerie culturelle qui a lamentablement échoué.

C'est une affaire montée de toutes pièces par un lobby composé de certains sujets Belges ici à Lubumbashi et à Bruxelles dans le but de récupérer, post mortem, l'artiste et son patrimoine comme étant un patrimoine belge en vue de faire bénéficier à une de ses élèves de nationalité Belge, la renommée de cet artiste congolais, feu Barnabé.

Pour le besoin de la cause, il fallait à tout prix restituer à Barnabé « l'autocollant belge » alors qu'il l'avait déjà abandonné depuis belle lurette.(le 30 juin 1960).

Pour la petite histoire, les parents de cette élève m'ont demandé, le jour même du décès de Barnabé si leur fille ne pouvait pas achever et signer les tableaux inachevés de son maître. La famille avait rejeté cette proposition.

Ayant essuyé un échec de ce côté, ils se sont tournés vers une des anciennes maîtresses de Barnabé, avec laquelle il avait une certaine affinité.

Le lobby a promis à cette dernière l'obtention de la nationalité belge pour les enfants qu'elle a eus avec Barnabé.

Une telle cabale réussirait si, de son vivant, Barnabé se considérait lui-même comme tel, c'est-à-dire expatrié Belge !! pourtant, jusqu'au jour de sa mort il se considérait toujours citoyen de nationalité Congolaise, ses vraies piè-

ces d'identité en étaient la preuve !! contrairement aux faux documents établis post-mortem à la police étrangère de la commune de Lubumbashi où Barnabé n'avaient jamais habité.

Comment expliquer l'engouement des agents communaux à la confection des faux papiers ?

Le fameux lobby d'hommes très puissants de Lubumbashi qui n'ont pas lésiné sur les moyens, ont inventé un mensonge grossier, faisant croire qu'ils ont trouvé en Europe un preneur du tableau inachevé intitulé : « la clé de la vieillesse », à plus de 1.000.000 euros.

A part les agents communaux, d'autres personnalités et non les moindres, ont aussi mordu à l'hameçon :

- Des agents judiciaires, de mèche avec certains membres du consulat de Belgique de Lubumbashi, ont donné leur collaboration malsaine.

Je me rappelle même avoir entendu parler de la bouche d'un Procureur de la République que « ces documents n'étaient pas faux, parce qu'établis et signés par une autorité compétente » (sic).

- Plus grave encore à Bruxelles, certains fonctionnaires de l'Administration fédérale et autres aventuriers s'étaient mêlés de cette affaire. Que recelait donc ce tableau pour faire courir tant de monde ? Sur ce tableau Barnabé avait retracé sa vie... et qu'il cherchait la clé pour en sortir...

Notons enfin que malgré l'opération commando menée sans succès pour récupérer de force ce tableau, malgré également des jugements-bidons en rapport avec cette cabale, l'affaire reste toujours pendante à la Cour d'Appel de Lubumbashi, et ce, depuis février 2006.

Comme on peut le constater, cette histoire aura définitive-



Barnabé commentant un tableau.



*11 juin 2001, 64^e anniversaire de Barnabé, 3 mois avant son décès.
Père Musense, Dio, Simone, Barnabé*



ment enterré, Barnabé, plus personne n'osera parler de lui, son projet de musée auquel il tenait beaucoup, envoyé au calendre grec, dommage, vraiment dommage !!

Je ne terminerai pas l'histoire de mon frère sans parler d'un fait curieux me rapporté par deux de ses amis venus lui rendre visite quelques jours avant sa mort, quand ils m'avaient vu un jour venir vers son atelier à travers une fenêtre :

« Je croyais que c'est moi qui enterrerais mon frère Kanuto, mais je constate que c'est lui qui va m'enterrer !! Mais je vais lui laisser des problèmes ! » Pascal, un des deux amis, lui demandera : « pourquoi dites-vous cela Mukuba (grand frère) ? ».

« Comme ça, une idée m'est passée par la tête », a t-il répondu.

Un petit silence s'en est suivi, puis ils ont changé de conversation en me voyant entré dans son atelier.

Précisons que c'est le jour où l'affaire de succession et du tableau inachevé avait éclaté que les deux amis s'étaient souvenus de ces propos, qu'ils ont qualifiés du reste de prophétie, et me les ont apportés.

PHOTOS DE FAMILLE

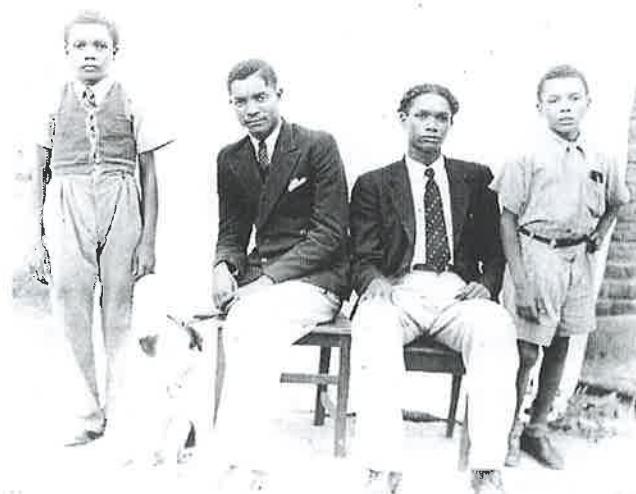
1949 : La 22^e unité de scouts du Katanga de Kalemie ; Kanuto 3e à la 2^e rangée



1957 : Kanuto et Barnabé devant le home St Luc à Kinshasa



1948 à Kalemie : Kanuto, Armand, Nestor, Barnabé.





1966 : François,
Louise portant Adel et
Pélagie, Zoé, Anne,
Marcel, Marie
Christine.



1976 : Emmanuel,
Cecil, Yvonne,
Armand, Bernadette,
Rachel, Alphonse.
Devant : Barnabé,
Anne, Romain.



1963 : Nestor, Astride, Henriette,
Séraphine, Louise.
Devant : Kanuto, Firmain, Charles,
Gertrude, Suzane.



1955 : Nestor, Barnabé, Sr. Rachel,
Lutugarde, Pio.
Enfants : Pio et Sophie.



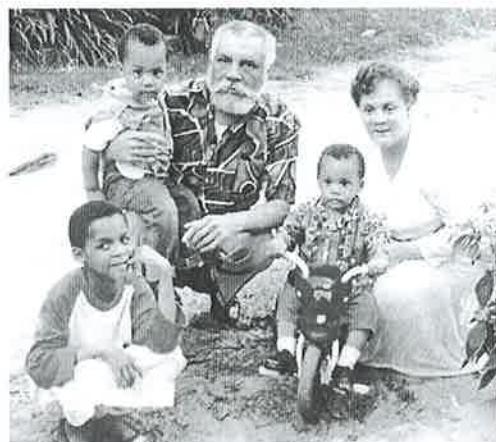
Pio, Jules, Cecile, Simone,
Maria, Brigitte, Hélène
Devant : Joseph, Gaby,
Noël, Liliane, Astride et
Martine (1974)



Liliane, Gaby, Jules, Joseph,
Astride et Martine (1974)



Suzane et ses petits enfants
(1964)



1et 2 : la joie d'être grands pères



Barnabé et Kanuto, un dimanche 1996



Sr. Rachel et Kanuto 2006, à Kalemie.

Barnabé dans son atelier 2001

90ème ANNIVERSAIRE DE SUZANE



Josephine, Louise, Kanuto, Suzane et Suzane Santos, derrière Nestor Makelele.



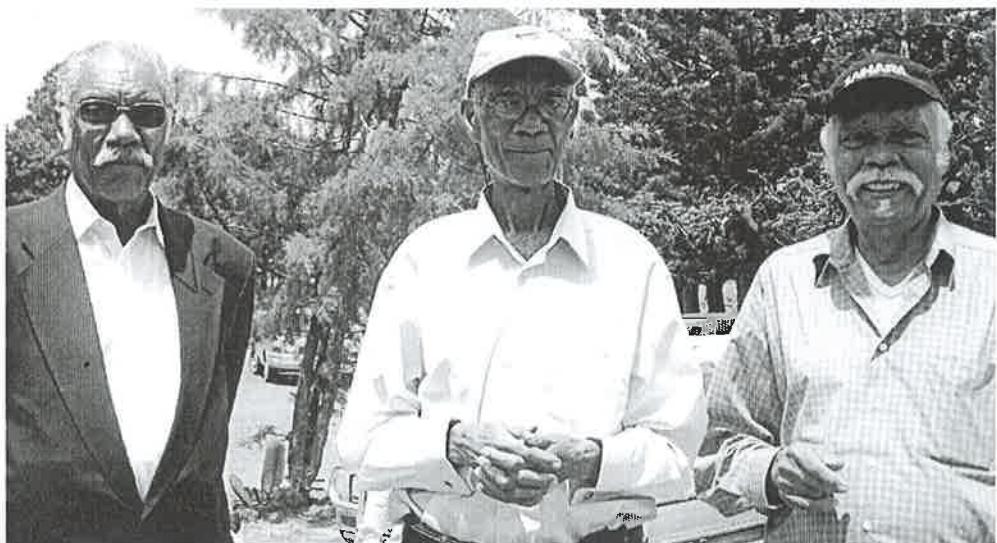
Louise, Kanuto, Suzane à Kolwezi.

DERNIER HOMMAGE A MA SOEUR

Après avoir fêté avec faste son anniversaire le 15 mai 2009, entourée de tous ceux qui l'aimaient, ma sœur Suzanne, « Bobonne » pour ses petits enfants, nous quitta pour l'éternité le 03 décembre 2009 . Ce fut encore une fois une dure épreuve pour moi en voyant tous ces êtres



Dernier hommage de la famille.



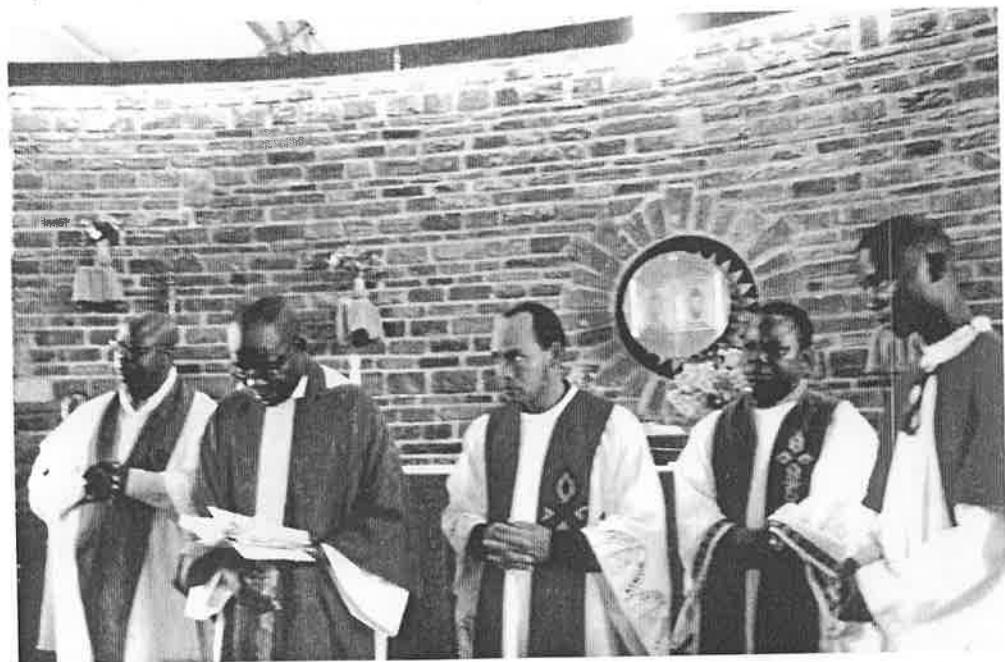
Pio, Nestor et Kanuto

chers partir et voir ainsi une génération de Chenge laisser la place à notre progéniture. C'est ainsi que le dimanche 06 décembre 2009 à bord d'un avion affrété par la famille, entouré de mon épouse, de mon frère Nestor venu de Kalemie, de mes beaux fils, filles, neveux etc; nous nous rendîmes à Kolwezi afin d'enterrer celle que nous avions considéré comme notre sœur aînée car nous n'étions plus que quatre. Ma douleur fut atténuée au vue des hommages que tous les amis et connaissances ont rendu à ma regrettée sœur qui pourtant avait une vie humble et modeste. Je me suis rendu compte que nous sommes enterrés comme on aura vécu. Avant de quitter la morgue, nous avons fait une photo de famille pour les trois survivants et pour détendre l'atmosphère, nous nous sommes amusé à nous poser la question :« A qui le prochain tour »*. Qu'il plaise à la providence d'en décider. Quant à nous, nous pensons avoir fait notre part, c'est-à-dire, avoir bien vécu et perpétué le nom et la mémoire de nos parents.





Famille en route pour Kolwezi.



Kolwezi, le 6 décembre 2009, quatre concélébrants de la messe de mort.

ANNEXE

Photo souvenir prise le 12 février 1996, la veille de mon voyage à Jobourg, en Afrique du Sud, à l'initiative de Barnabé qui se disait au cas où les choses tournaient mal !! Il avait très peur de me voir rentré à Lubumbashi entre 4 planches, les pieds devant...

En effet, tout en étant confiant, moi aussi j'avais peur, c'était la 5^{ème} intervention chirurgicale que j'allais subir, cette fois au rein.

Je me rappelle quand j'étais allongé sur la table d'opération, lorsqu'on m'a placé le masque à oxygène, je me demandais si j'allais me réveiller, j'avais peur. Tout à coup j'ai senti pénétrer dans mes narines de l'air très frais tout mon corps était relaxé, en quelques fractions de seconde j'ai récité ma dernière prière :

« Père que ta volonté soit faite »

j'étais parti, je ne sais combien de temps, puis j'ai entendu une voix m'appeler « Kanuto, Kanuto ». j'ai ouvert les yeux, Louise était là avec mes deux neveux, Romain et Brigitte.

A coté d'eux le Docteur SZPYTKO... qui m'a demandé en français « ça va »

Quatre jours après, j'ai quitté l'hôpital pour rentrer à la maison chez Brigitte et Albert. Et trois semaines après, j'étais rentré à Lubumbashi debout sur mes deux pieds.

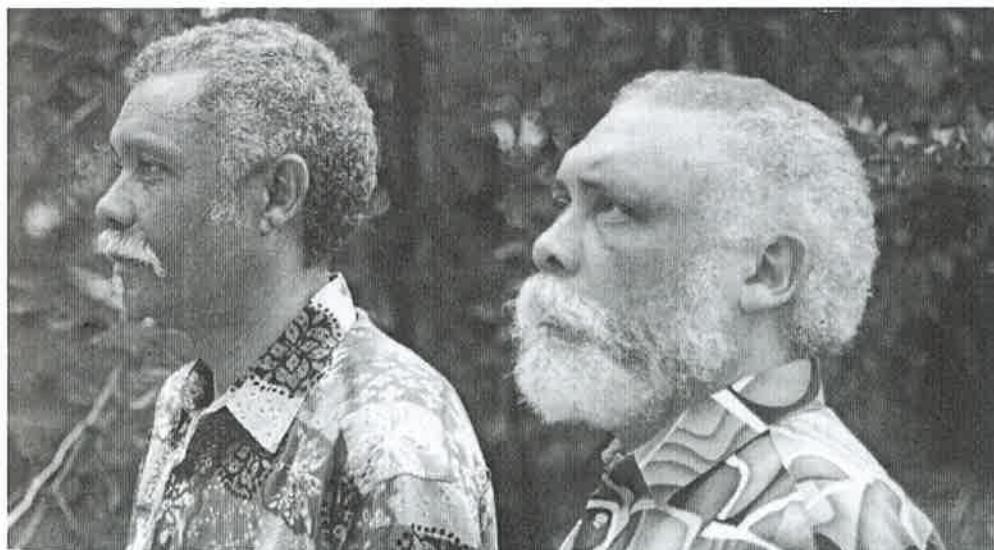


Tableau de Barnabé :

« grand père raconte »

J'ai eu la chance d'entendre et d'écouter mon grand-père me raconter un tas d'histoires. Par exemple, il me chantait de sa voix basse et grave comme une violoncelle cette berceuse :

Kizibao cha Satini
nani alikupa
uniambie mwenyi
Alikupa

La chemise en satin
Qui te l'a donnée
Dis moi celui
Qui te l'a donnée

Ref.

Usimuchokoze
Ndugu yako
Mujinga

Ne taquine pas
Ton frère
Ignorant

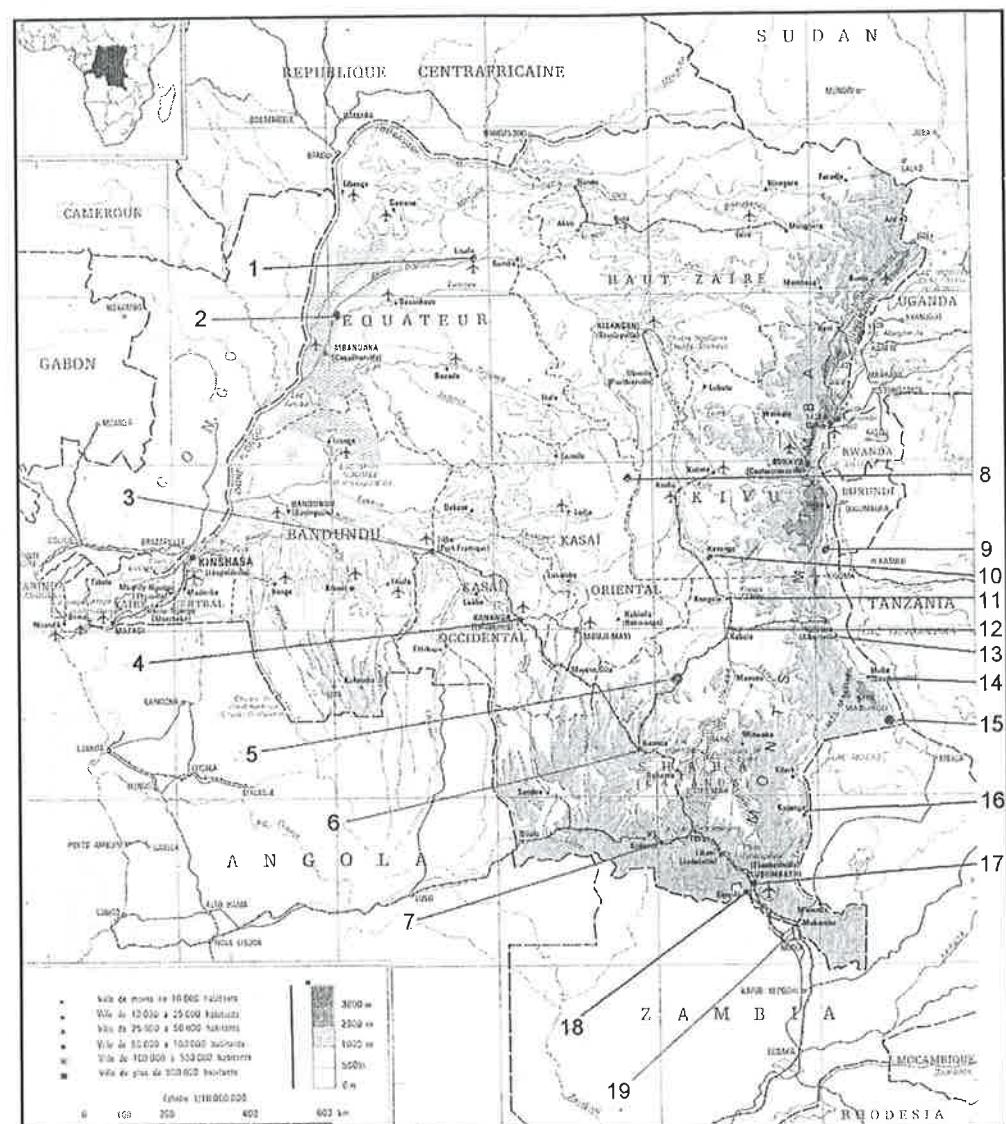


C'est dans une caravane du genre que Chenge Kanuto et ses compagnons d'infortune furent déportés vers Zanzibar. Il fallait être fort et robuste pour parcourir plus de 2000 km en plus ou moins 3 mois.

Les faibles et les malades étaient abandonnés, tendons coupés et pieds trempés dans l'eau pour qu'ils meurent d'hémorragie. Ou à défaut, on les achevait à la hache. Ces horreurs m'ont été rapportées par mon grand-père qui les a vécues personnellement.







- 1 - LISALA
- 2 - LULONGA
- 3 - PORT-FRANCQUI (ILEBO)
- 4 - LULUABOURG (KANANGA)
- 5 - KABONGO
- 6 - KAMINA
- 7 - KOLWEZI
- 8 - OPOMBO
- 9 - KIBANGA
- 10 - KASONGO

- 11 - KONGOLO
- 12 - KABALO
- 13 - KALEMIE (ALBERTVILLE)
- 14 - MOBA (KIRUNGU)
- 15 - MULILO
- 16 - KASENGA
- 17 - LUBUMBASHI (E/VILLE)
- 18 - KIPUSHI
- 19 - MUKAMBO

De
FRERES
BERQUIN



De Frères Berquin aux Frères Cheng

aux
frères
Chen  *e*



L'Africain est entrain de perdre l'une de ses richesses incommensurables à savoir la transmission de l'histoire familiale au jour d'un feu de génération en génération.

L'auteur du présent ouvrage en était bénéficiaire en son temps et a tenu à perpétuer la tradition en recourant évidemment à la technologie nouvelle à cette fin à savoir son livre.

Ces deux frères inséparables ont tenté toute leur vie de transmettre à leurs progénitures et aux générations futures à travers leurs oeuvres les subtiles et la noblesse de la culture africaine.

Après la mort de son frère cadet, l'auteur a tenu à léguer aux générations futures l'histoire des Berquins et Chenges pour répondre ainsi au devoir de mémoire.